



Le roman québécois Page D 3
Hommage à
Fernand Dumont Page D 4
Le feuilleton Page D 7
Concours de journalisme Page D 8

ARTS VISUELS

[K] [P] [L]

Raymond Gervais Page D 9
Formes Page D 10

L I V R E S

LE DEVOIR, LES SAMEDI 10 ET DIMANCHE 11 MAI 1997

Festival de la littérature

Célébrer
le plaisir
des mots

MARIE-ANDRÉE
CHOUINARD
LE DEVOIR

On les imagine sérieux, silencieux, rivaux à l'ordinateur ou enfermés de longues heures dans une pièce sombre, embourbée de livres, affairés qu'ils sont à noircir une page blanche. L'espace d'une semaine pourtant, le Festival de la littérature tire les artistes du livre de leur solitude pour leur offrir micro, scène et pinceau.

C'est la troisième fois que le Festival de la littérature, orchestré par l'Union des écrivaines et écrivains québécois (UNEQ), fait la fête aux mots, sur la scène montréalaise principalement mais aussi en région où il réussit cette année à étendre ses tentacules. Il marie danse, arts visuels, musique et littérature, avec, au cœur de toutes les préoccupations et comme dénominateur commun, les mots, encore et encore.

Alors qu'il occupait auparavant le début de la rentrée littéraire, on a délaissé l'automne au profit du printemps cette année et c'est dans une ambiance de fête, voire de délire littéraire, que se dérouleront les nombreuses activités du Festival lancé hier et en cours jusqu'au 16 mai.

Amants de la littérature, adeptes du livre, amateurs des arts en général et du plaisir en particulier, il y en aura de toutes les couleurs pour vous étonner. Pour bien lancer ce métissage des genres artistiques qui fait la fierté du festival — le thème en est d'ailleurs «Une littérature dans tous ses états» —, le spectacle de littérature et de danse *Corps et écriture* prend cette année encore l'affiche, le mardi 13 mai, à l'Agora de la danse.

«Il s'agit de rencontres entre les écrivains qui, habituellement, ne bougent pas, et les danseurs qui, généralement, ne parlent pas», explique Michelle Corbeil, responsable de la promotion de l'événement. Ce mélange de voix et de corps réunira donc sur une même scène les artistes de la plume Serge-Patrice Thibodeau, Yolande Villemaire et Geneviève Letarte et les experts du mouvement Benoît Lechambre, Silvy Panet-Raymond et Andrew De Lotbinière Harwood, le tout sous la direction artistique de D. Kimm et Aline Gélinas. Même si la majorité des activités sont gratuites, il faudra, pour celle-là, mettre la main au portefeuille...

Les 5 à 7

Et pour «placoter» littérature, des 5 à 7 littéraires animés par le poète José Acquelein auront lieu aux Terrasses Saint-Sulpice jusqu'au 15 mai, sorte de lieu de rendez-vous de l'événement. Chaque jour, des poètes y présenteront des lectures ponctuées de quelques notes musicales.

Le 14 mai, au Cabaret Music Hall, c'est *L'État des mots*, la soirée de littérature métissée, mettant en vedette l'artiste «multidisciplinaire» Nathalie Derome, qui allie texte, danse, musique et arts visuels. Elle y présentera des extraits de ses plus récents spectacles en plus de prêter la scène à des écrivains québécois aux origines culturelles multiples qui auront le choix du genre et de la langue pour présenter leurs écrits.

Histoire de s'ouvrir sur le monde, le festival présente aussi à la Maison de la culture Frontenac, le 12 mai, *L'Empreinte des signes*, spectacle mis en scène par Martine Beaulne, animé par la pianiste Margaret Leng Tan et des écrivains canadiens d'origine chinoise.

VOIR PAGE D 2: LITTÉRATURE

Le roman du midi

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Dans les premières pages de *La Femme furieuse*, Juliette, une jeune danseuse de ballet contemporain «au teint satiné et au corps de lait», exécute une curieuse chorégraphie. Elle frotte et astique son petit appartement avec une ardeur quasi névrotique, en proie à une poussée de panique semblable à celles qui affligent tous les jeunes adultes dans les heures qui précèdent une visite de leur mère.

Etablie dans une grande ville que l'on imagine être New York mais que la narratrice ne nommera jamais «pour ne pas réduire son propos sur les grandes villes», Juliette attend donc Camille, sa mère, une employée d'un grand magasin, vendeuse de bijoux en fin de quarantaine — dans tous les sens du mot —, qui troque pour quelques jours sa banlieue propre et endormie pour la jungle de la ville, là où sa fille a choisi de vivre. Là, aussi, où elle ira se perdre et se retrouver. Elle s'y rend seule, c'est-à-dire sans Lambert, son mari, un être éteint, traumatisé par un fait divers dont il fut le témoin gênant. Il a préféré rester à la maison pour y faire son jardin, écouter les tribunes téléphoniques à la radio ou coucher sur papier ses fantasmes.

Au début, donc, on a beau être ébloui, porté par l'écriture belle et généreuse de Madeleine Monette, on se dit que cette «femme furieuse» qu'annonce le titre sera sans doute cette jeune artiste de danse contemporaine, celle qui «arrive à l'âge de confondre maturité et perfection sans s'effrayer des premiers signes du vieillissement». Très tôt, cependant, un renversement s'opère. On réalise qu'il y a eu méprise. On découvre peu à peu que cette «femme furieuse», ce sera la mère, Camille, qui, au gré de ses différentes identités, deviendra parfois Mia, parfois Milly.

Cette femme portait en elle une dose de rébellion, un désir de «sortir de soi» que ni le lecteur ni sa fille, d'emblée complices, ne soupçonnaient. Camille jettera des ponts entre son présent et son passé et retrouvera un amour de jeunesse nommé Bello. Avec cet homme engagé qui a choisi l'action sociale et la défense des démunis, elle s'ouvrira au monde. Elle vivra surtout l'exubérance, la débâcle du désir, la ferveur et la fièvre amoureuse de son adolescence.

VOIR PAGE D 2: MONETTE

Avec
La Femme furieuse,
Madeleine Monette
pousse l'écriture
jusqu'à l'ébranlement
de l'être

PHOTO JOSÉE LAMBERT

Des poèmes de Joseph Brodsky
les réflexions de John Gardner sur la fiction
le Québec après le dernier référendum
...une même liberté

LIBERTÉ

230

LIBERTÉ 230

avril 1997

192 pages 6\$

En vente partout où on aime les livres

LIVRES

MONETTE Un roman qui célèbre le midi de la vie

SUITE DE LA PAGE D 1

Elle se lancera dans une quête éperdue d'amour et de jouissance. Cela la mènera à une audace spectaculaire et riche en symbolique... La seconde surprise de l'amour?

«C'est, d'une certaine façon, un roman qui célèbre le midi de la vie. J'ai cru qu'il serait intéressant, à une époque où l'on glorifie la jeunesse jusqu'à l'absurde, de démontrer, par la force du roman, à quel point nous sommes tous trahis par les faux compartiments du temps. La fille ne connaissait pas sa mère. Elle réalise, avec le lecteur, que la jeunesse se prolonge dans l'âge mûr sans que rien ne se perde. La mère laisse monter en elle une colère que sa fille n'avait pu imaginer. Elle renoue avec un amour-passion sans condition. L'in-

fidélité devient parfois nécessaire à la survie de certaines personnes», confie Madeleine Monette.

«Ni elle ni Bello n'étaient en faveur des séparations, mais ils croyaient aux délivrances», écrit-elle.

Regard sur la ville

D'autres l'ont dit en ces pages et ailleurs. Madeleine Monette a écrit un grand roman, un magistral roman. Les personnages s'y construisent ou s'y détruisent et explorent les profondeurs du corps et de l'esprit, au rythme d'une minutieuse chorégraphie. Ouvert sur l'infini, le roman propose aussi un regard d'une rare acuité sur la ville, «le lieu du fait divers», de même que sur les médias et leur ardeur presque cannibale à s'emparer de la vie des gens pour en faire un

spectacle. Ce qui, dans la frénésie et le tourbillon des médias, devient banal et quotidien reprend tout son sens dans les lenteurs et les splendeurs du texte.

La Femme furieuse est aussi un roman sur l'art, un thème récurrent chez Madeleine Monette. Guidé par son irascible chorégraphe, Juliette, la danseuse, cherchera, tout au long du récit, à trouver le geste juste, celui qui libérera l'émotion. Parallèlement aux dérivés de sa mère, elle se battra contre les limites, les murs qui se dressent, retrouvera la fluidité. «La danse visait à un ébranlement de l'être qui n'atteignait d'intensité comparable que dans la sexualité», écrit la romancière. On peut en dire autant de l'écriture de Madeleine Monette, qui prend ses racines dans les possibles du corps et qui partage la même qué-

te que Juliette, cet «ego imaginaire» qu'elle a inventé.

«C'est une écriture des sens. La conscience naît de la sensation», dit-elle de son art.

Avec la patience douce et obstinée de ceux qui construisent véritablement une œuvre, elle a mis cinq ans à écrire La Femme furieuse. Madeleine Monette publie peu. Après Le Double Suspect (prix Robert-Cliche 1980), Petites violences (1982) et Amandes et melon (1991), La Femme furieuse est son quatrième roman.

Même si elle a consacré cinq ans à ce projet littéraire, elle ne cède pas pour autant au piège narcissique de la «sur-écriture» et atteint plutôt d'équilibre, une maîtrise dont peu d'écrivains d'ici peuvent s'enorgueillir. Les scènes d'action sont portées par la poésie; les

scènes plus poétiques gardent le rythme des scènes d'action, l'écriture noue l'intrigue. Elle nous guide sur un sentier étroit qui débouche à l'infini. «Ce roman a permis une poésie inusitée chez moi. De même, il m'a permis d'avancer dans l'écriture symbolique», confie la romancière en faisant allusion à l'une des scènes les plus fortes et les plus riches de sens du livre. L'épisode est contenu dans le chapitre intitulé «Les Beaux Pendus». Il serait impardonnable d'en révéler davantage.

Plusieurs écrivains québécois ont séjourné à New York au cours des dernières années. Madeleine Monette, elle, s'y est établie il y a dix-huit ans.

Son écriture se nourrit de la ville et son imaginaire n'en est que plus riche. Elle explore aussi le continent nord-américain, ce que peu d'écri-

vains québécois, davantage tournés vers la France, consentent à faire. Madeleine Monette se partage entre New York et Montréal, «comme une ligne se partage entre deux espaces», et son écriture prend place dans cette intervalle, dans cette tension entre deux grilles culturelles. Elle découvre ses origines dans son présent. «La grande ville est aussi le lieu du fait divers, un lieu qui nourrit l'imagination de l'écriture et de la lecture», dit-elle, jalouse de vie à SoHo.

LA FEMME FURIEUSE

Madeleine Monette
L'Hexagone
Montréal, 1997
336 pages

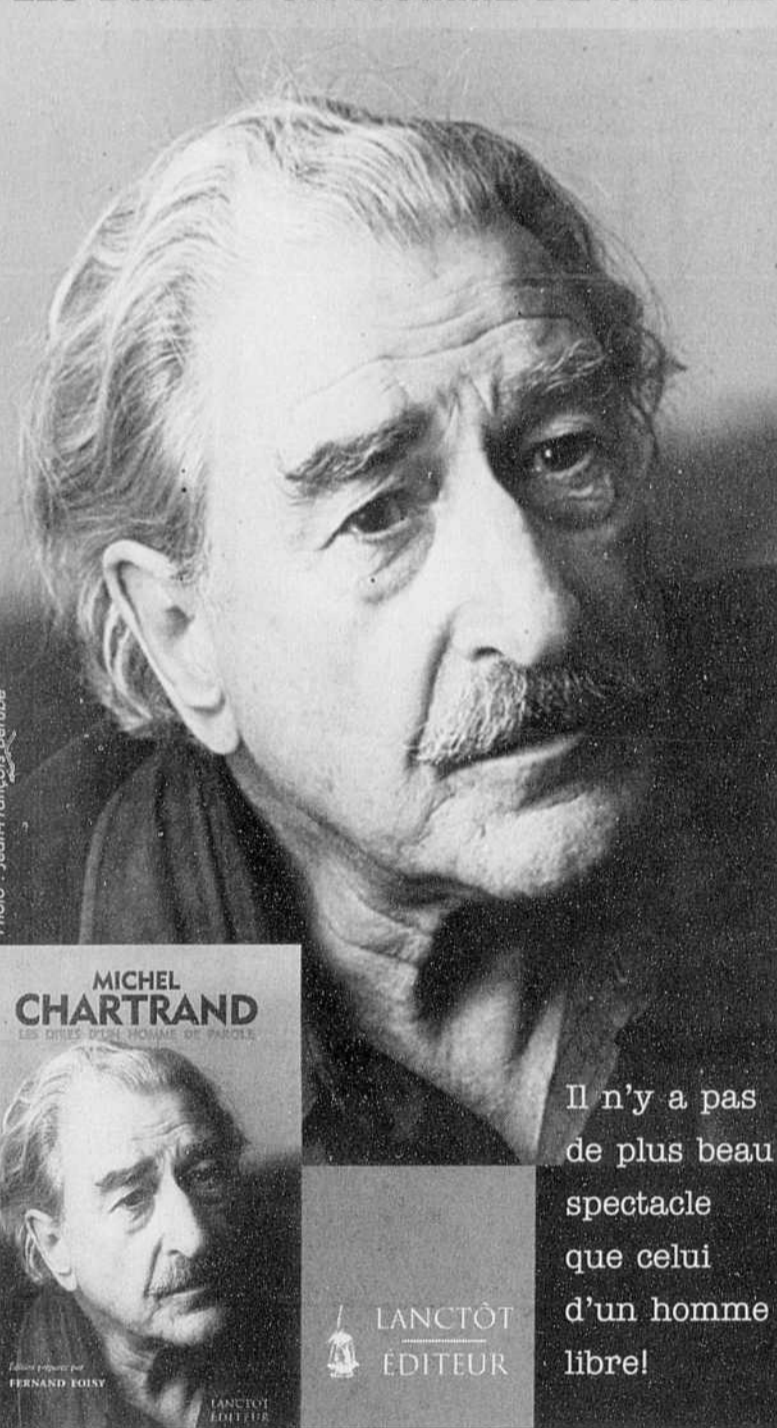
MICHEL CHARTRAND
LES DIRES D'UN HOMME DE PAROLE

Photo: Jean-François Bérubé



Il n'y a pas de plus beau spectacle que celui d'un homme libre!

LANCTÔT
ÉDITEUR

ROGER DES ROCHES

Le Rêve



ROGER DES ROCHES
LE RÊVE
LES HERBES ROUGES / ROMAN

Une œuvre qui marque par sa crudité, et se démarque par sa qualité. Marie-Claude Fortin, Clin d'œil

M. Roger Des Roches est un artiste, n'en doutons pas. Réginald Martel, La Presse

Roger Des Roches aborde l'érotisme, un sujet souvent mal traité, avec des qualités littéraires indéniables. Chose rare. Gilles Crevier, Le Journal de Montréal

Le Rêve est un roman érotique qui tient davantage de Sade, sans le sadisme, que de Lili Gulliver. Julie Sergent, Le Devoir

LES HERBES ROUGES / ROMAN

LITTÉRATURE JEUNESSE

Rions un peu

Trois nouveautés humoristiques d'une auteure prolifique

SALE TEMPS POUR

LA MAÎTRESSE

Fanny Joly
Série Délires
Bayard Poche, 119 pages
À partir de 9-10 ans

ALERTE AUX CHOUQUETTES

Fanny Joly
Romans Huit & Plus
Humour, Casterman, 59 pages
À partir de 8 ans

LES FRISSETTES DE

MADEMOISELLE HENRIETTE

Fanny Joly
Cadet
Livre de poche jeunesse, 93 pages
À partir de 7 ans

CAROLE TREMBLAY

Tous les moyens sont bons pour attirer le lecteur juvénile et le transformer en rat de bibliothèque. Voilà qu'après la vague de collections policières, les éditeurs semblent s'être passé le mot pour dilater la rate des enfants. Jusqu'à Gallimard qui propose des ouvrages documentaires, les «Docudéments», rédigés conjointement par un spécialiste scientifique et un humoriste professionnel.

L'idée est de «faire rire pour donner envie de lire», comme le proclament les Éditions Bayard en faisant mousser leur toute nouvelle série «Délires».

Les six premiers titres viennent de paraître sous des couvertures plus laides les unes que les autres. Trois d'entre eux sont traduits de l'américain; les trois autres proviennent de plumes françaises.

Parmi ces dernières, il y a Fanny Joly, une Parisienne prolifique que l'on retrouve dans à peu près tous les catalogues d'éditeurs, surtout s'ils possèdent un volet fantaisiste.

Joly amuse pour vrai

Avec elle, on ne s'ennuie jamais. Contrairement à d'autres qui utilisent l'humour de façon racoleuse mais ne font qu'agacer, Fanny Joly amuse pour vrai. Sale temps pour la maîtresse, dans la collection «Délires», raconte la première semaine de classe de Mireille Pichard, une gentille jeune femme qui rêve d'enseigner depuis sa première rentrée scolaire, à l'âge de quatre ans. Évidemment, rien ne se passe comme elle l'avait imaginé. Déjà minée par le trac, la pauvre Mireille se voit confrontée à divers problèmes plus étranges les uns que les autres: mémos du directeur qui disparaissent, bruits bizarres qui couvrent sa voix, tableau qui danse quand elle tente d'y inscrire quelque chose, voix venue d'on ne sait où qui ponctue ses phrases de «poil aux dents» et «poil aux casseroles». Malédiction? Fantôme? Manigance diabolique pour la faire démissionner? L'intrigue nous porte, sourit aux lèvres, vers une finale loufoque et heureuse. Bien sûr, on ne s'esclaffe pas à chaque page, même si le quatrième de

couverture nous promet des «fous rires garantis». En fait, l'humour se trouve plus dans la légèreté du ton et la fantaisie du scénario que dans une succession de gags désopilants.

Alerte aux chouquettes, chez Casterman, reprend la structure du précédent pour un public légèrement plus jeune. Ici encore, l'intrigue est organisée autour d'un métier à ses premiers balbutiements. Cette fois, on quitte la craie et les tables de multiplication pour plonger dans le sucre et la farine avec Roger Dupinfray, qui réalise son rêve de jeunesse en ouvrant sa propre boulangerie-pâtisserie. Comme dans Sale temps pour la maîtresse, un mystère farfelu met en péril l'avenir prometteur du jeune travailleur. C'est que les délices de Roger ne sont pas au goût de tout le monde. Ils déplaisent d'ailleurs particulièrement à Mme Pâtissard, la femme de son ancien patron, prête à toutes les bassesses pour l'acculer à la faillite. Comme toujours avec Joly, le style est alerte et l'écriture fluide. La présentation, chez Casterman, est cependant beaucoup plus soignée que chez Bayard. La couverture cartonnée fait usage d'un graphisme moins repoussant (du moins d'un point de vue d'adulte) et les illustrations savamment griffonnées de Christophe Besse ajoutent une pointe d'humour supplémentaire. Dommage qu'on arrive pas à voir à quoi ressemble une chouquette.

Le petit dernier de celle qui a déjà une cinquantaine de livres a son actif propose l'histoire d'une paire de jumeaux turbulents qui envahissent un salon de coiffure.

Dans Les Frisettes de Mademoiselle Henriette, Alice et Martin profitent de l'absence de la propriétaire, coincée dans un ascenseur, pour prodiguer des soins de beauté à Mademoiselle Henriette et son horrible caniche, nommé Biquet. Cheveux qui tombent, teinture qui fume, chien qui fugue, la catastrophe est totale, mais une pirouette de l'auteure résout la crise en moins de temps qu'il n'en faut pour crier «ciseau»... Publié en livre de poche, cette facétie s'adresse aux petits à partir de 7 ans.



ARCHAMBAULT

LA PLUS GRANDE MAISON DE MUSIQUE ET LIVRES AU QUÉBEC

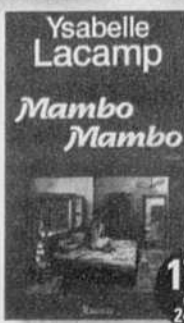


OUVERT 7 JOURS MÊME LE DIMANCHE

Livres



Ma médecine naturelle
Rika Zarai
17,95
et 24,95



Mambo Mambo
Ysabelle Lacamp
17,95
et 24,95



Comprendre et interpréter les rêves
Nicole Bergeron
14,95
et 19,95



Un jury sur mesure
Jean Haniff Korelitz
17,95
et 24,95



Le livre de ma femme
Marc Fisher
14,95
et 19,95



Larousse de la cuisine
1500 recettes
59,95
et 79,95



Bonne table bon sens
Anne Lindsay
21,95
et 29,95



Le juste milieu dans votre assiette
D' Barry Sears et Bill Lawton
17,95
et 24,95



Villeneuve
Ma première saison en Formule 1
Avec la collaboration de Gérard Dondard
19,95
et 34,95



Guide pratique de la couture
Selection Reader's Digest
29,95
et 39,95

Autres titres de romans en vente en magasin • Promotion en vigueur jusqu'au 14 mai

Chicoutimi • Laval • Montréal • Québec • Sherbrooke • Ste-Foy • Trois-Rivières
500, rue Ste-Catherine Est • Place des Arts • Galeries Laval

25%
réduction

SUR TOUS NOS ROMANS
(ÉTIQUETTES BLANCHES SEULEMENT)

2 JOURS SEULEMENT

SAMEDI 10 MAI
DIMANCHE 11 MAI

*BIENTÔT LIBRAIRE À LA PDA

LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

De doux maniaques

Solistes est un décalogue subtil que l'on peut lire pour se faire raconter des histoires

SOLISTES

Hans-Jürgen Greif
L'Instant même
Québec, 1997, 223 pages

ROBERT CHARTRAND

Les «solistes» dont il est question dans ce recueil de nouvelles, ce sont des mal aimés ou des incompris, ou encore de simples rêveurs qui deviennent monomanes, s'enfermant dans leurs propres hantises jusqu'à en mourir, parfois. Alors, paradoxalement, ces personnages somme toute assez banals se transforment peu à peu en des êtres d'exception...

Julien, par exemple, dans la nouvelle intitulée *Les Divines*, est un garçon sans relief, chétif et timide, qui connaît une véritable expérience métaphysique, dans un restaurant, où il aura brusquement la double révélation de la beauté du corps humain et du charme de la voix humaine. Il achètera le restaurant, deviendra un cuisinier réputé, mais aussi un adepte du cultisme; admirateur éperdu des cantatrices Maria Callas et Mado Robin, il se fera tauter leurs portraits sur les pectoraux, leur offrant «ce qu'il possédait de plus précieux: un corps magnifique, vierge, l'autel le plus noble qui se puisse trouver».

Quant à Robert Mothe, cet aristocrate déchu de *Sous l'œil du tigre*, qui vit en reclus dans un quartier chic — il collectionne les moutons en bronze... —, il deviendra l'esclave d'une chatte qui devait le débarrasser de quelque vermine qui rôdait dans sa cave; or, le récit devient kafkaïen lorsque Mothe tombe amoureux de la chatte qui se transforme en tigresse. Tout grandit et grossit autour de lui alors que le pauvre homme, lui, rapetisse inexorablement...

Manies en tous genres chez ces personnages de *Solistes*. S'ils ne jettent pas leur dévolu sur quelque collection (de vieilles pendules, des pipes ou de vieux livres), ils vont, comme cette Paula Fish, dans *Son dernier amant*, devenir «téléphages»; pour cette épouse déçue, les feuilletons télévisés remplaceront avantageusement la triste

réalité: ils lui feront connaître la passion et... une jolie mort, à la manière du chanteur Claude François!

L'existence de ces personnages est, au départ, si dérisoire que les objets et les animaux sont souvent plus significatifs qu'eux. Dans *Death row*, c'est une petite chienne qu'un technicien de laboratoire mal-aimé va enlever et avec laquelle il va faire la grande fugue de sa vie, prêt à toutes les précarités pour fuir la routine bourgeoise — et notamment cette hantise de la propreté qu'a sa femme, cette compulsion de l'asepsie — où il s'était enlisé toute sa vie; dans *Le Sabot d'or*, c'est une chèvre, splendide, unique, qui troublera les rapports de deux chevières, des amis d'enfance, et les propulsera dans le monde du rêve.

La structure de ces nouvelles est on ne peut plus classique. Classique avec, à la fin de certaines, une chute qui ressemble à une simple pirouette ou qui se fait trop explicative, nous privant ainsi d'un des plaisirs de la propre lecture: celui de quitter le texte en rêvant à notre guise. On devine la présence de l'intellectuel chez le nouvelliste — Greif, né en Allemagne, est professeur à la faculté des lettres de l'Université Laval depuis plus de vingt ans.

Quant au climat de plusieurs des nouvelles, il a quelque chose de la vieille Europe, avec ces personnages que le poids des traditions ou des habitudes accable plus ou moins.

Un lecteur malin pourra, s'il le veut, s'amuser à identifier, dissimulés dans les anecdotes des dix récits, les commandements de Dieu, que les personnages enfreignent ou arrivent à respecter à leur singulière manière. Là-dessus, *Solistes* est aussi un décalogue subtil, mais qu'on peut lire pour le simple plaisir de se faire raconter des histoires. Autre subtilité, qu'on trouvait déjà dans *L'Autre Pandore* (paru chez Leméac en 1990) et dans *Berbera* (Boréal, 1993): celle de l'écriture même, soignée, prenant plaisir aux nuances — un peu trop sage, peut-être? — et qui peint par touches très fines ces doux monomaniaques, dont le péché capital est, au fond, de mal s'accommoder de la dure réalité.

LES MIROIRS INFINIS

Roger Magini
La Pleine Lune
Montréal, 1997, 93 pages

ZÉRO UN

Annie Molin Vasseur
L'Hexagone
Montréal, 1997, 204 pages

Il ne se passe sans doute pas un roman sans que le lecteur s'interroge, plus ou moins assidûment, sur la part de l'expérience vécue inscri-



Julie Sergent

La mémoire qui se dit à travers une œuvre de fiction se plie à une esthétique

ments, aux émissions radiophoniques ou télévisées, aux salons du livre, blafardes recensions dans les journaux ou les magazines spécialisés, fantomatiques apparitions dans les anthologies ou les dictionnaires... — rien ne me fut épargné. Cette tirade, non pour montrer que le narrateur est geignard et demande réparation mais plutôt pour certifier que la création littéraire est toute sa vie, nonobstant l'accueil qui lui est réservé. C'est pourquoi, lorsque la femme dont il partage l'existence depuis aussi longtemps qu'il écrit cesse subitement de l'aimer, répugnant à le toucher, à converser avec lui, et pire, refusant désormais de le lire, l'écrivain bascule.

Dans la folie, ou dans l'imaginaire: le lecteur aura la joie de tergiverser. C'est que le couple que forme le narrateur avec cette Américaine prénommée Manhattan, rencontrée 25 ans plus tôt à Paris alors qu'elle était étudiante en physique, a été cimenté de concert par la réalité de la chair et la rêverie des mots.

Les scènes de *Miroirs infinis* sont tragicomiques et montrent comment «l'individualiste irrécupérable» et sa flamme, fana du collectivisme proné par le Parti, ont depuis toujours multiplié les concessions pour se garder unis. Voulait-elle discuter du travail de son amant? Il se plierait avec elle à quelques sessions d'intellectualisme et de baisers. Voulait-elle lire la production quotidienne de l'écrivain? Ce serait un rendez-vous nocturne, tout de suite avant l'amour. Voulait-elle suggérer des corrections? Hmmm...

On en est là, 25 ans plus tard donc, lorsque l'écrivain, peaufinant la version définitive de son dernier roman (intitulé, vous le voyez venir, *Miroirs infinis*), promet à sa belle d'apporter au manuscrit les corrections qu'elle suggère. Mais il ruse. Et il perd.

Lorsque Manhattan s'éloigne, l'homme sera d'abord ravi de pouvoir enfin — après tant d'années! —, écrire en paix. Lorsque Manhattan déguerpi pour de bon, il n'écrira pourtant pas en paix. Il plongera dans le roman de Manhattan. Ou plutôt: le roman du nouvel homme qui partage (qui partagerait) sa vie: doublement sympathique de l'écrivain sous les traits d'un psychanalyste, fasciné, comme il se doit, par les tours de prestidigitations des mots. Une machination délirante menée jusqu'au point final — vous y noterez en passant une étonnante préparation de cœur en civet — avec l'obsession d'un fou et la précision d'un fabuleux écrivain.

C'est de même une écrivaine qui lui ressemble, Française âgée de 59 ans, que met en scène Annie Molin Vasseur dans son premier roman, *Zéro un*.

ROGER MAGINI

LES MIROIRS INFINIS



te, le parentage, le travail, les amours et amitiés, etc.) mais le cadre dans lequel elle émerge à quelques airs de fiction. Notamment l'appartenance de cet ordinateur, donc, baptisé DAC 7, et dans lequel Christophe plonge, gavé de Smart Drink Super 9, boisson euphorisante qui tient le garçon tout au long des horreurs que raconte sa grand-mère.

Mais il y a plus, et mieux. On sent que l'on pourrait définitivement quitter l'univers du drame personnel pour celui de la fiction à chaque apparition d'une certaine Andrée, écrivaine elle aussi, avec qui Aneline a une étrange relation. Son alter ego? *Zéro un* évite de se prononcer, laissant au lecteur le soin, si précieux, de comprendre à sa guise l'évocation.

On saura qu'Aneline et cette amie, Andrée, ont chacune une œuvre qui pourrait entretenir quelques résonances avec celle de l'autre. On les verra en trompe-l'œil: double portrait de femmes dont la plus âgée, Andrée, marquera indéfiniment l'existence de son amie cadette un peu comme sa propre mère l'aura fait, leur relation allant jusqu'à nourrir les témoignages d'un procès judiciaire.

Bref, on verra de temps à autre la mémoire se faire trafiquer par l'imaginaire. Et traverser, pour le bénéfice du lecteur, du côté de la fiction.

LIVRES ET MÉDIAS

Télé. L'heure du dernier rendez-vous est arrivée pour les habitués de *Sous la couverture*, qui disparaît de l'écran. Demain à 16h à la télé de Radio-Canada, il sera question de *La Tête perdue de Damasceno Monteiro*, d'Antonio Tabucchi, *Guilhem ou les enfances d'un chevalier*, de Maryse Rouy, *Hair*, de Jean Pierre Girard, *Pour une sécurité meilleure*, de John Kenneth Galbraith, et *Dora Bruder*, de Patrick Modiano.

En reprise, *Plaisir de lire*, diffusée demain à 20h à Télé-Québec, accueille Danielle Roy, pour *Un cœur farouche*; François Dompierre parle de ses lectures préférées. L'émission du mercredi 14 mai à 22h, est consacrée à Daniel Pennac, qui a connu un grand succès au Québec avec sa saga de la famille Malaussène.

Radio. À midi trente aujourd'hui, sur les ondes de CIBL (101,5 FM),

aux *Petits bonheurs d'occasion*, Robert Chartrand reçoit Maurice Harvey qui parlera de *Pour une société de l'apprentissage*.

Demain, à CBF-690 AM, vers 10h35, Ginette Lamarche s'entretiendra avec Charles Enderlin, qui a publié *Paix ou guerre, les secrets des négociations israélo-arabes 1917-1997*.

Demain à 13h, sur les ondes de CISM (89,3 FM), Robert Laplante reçoit Yves Jasmin qui parlera de ses souvenirs de l'Expo 1967.

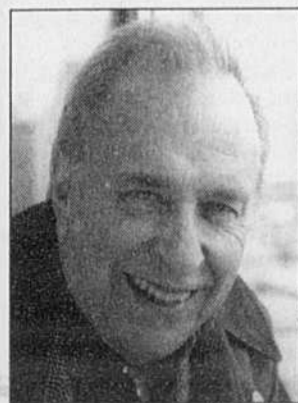
Lundi à 14h, à Radio Centre-Ville (102,3 FM), Marc de Roussan reçoit Alain Bernard Marchand, gagnant du prix Trilium 1997 pour son livre *Tintin au pays de la ferveur*.

Mardi, au FM de Radio-Canada, à partir de 18h30, Stéphane Lépine regarde la France, avec «ses torpilleurs et ses grandeurs», à travers les yeux et la plume des jeunes auteurs français.

Le vieux routier

Le narrateur de ces *Miroirs infinis* est un écrivain à l'image de l'auteur: «vieux routier de la plume» qui, depuis vingt-cinq ans, a commis «cinq romans, deux volumes de nouvelles et un choix de poésies», tout en restant relativement dans l'ombre. «*Tirages étroits, maigres droits d'auteur, inexistantes invitations aux colloques littéraires, aux lance-*

Yves Jasmin La petite histoire d'Expo 67



Un reportage inédit sur la grande exposition universelle de Montréal

ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE

464 PAGES, ISBN : 2-89037-902-7, 24,95 \$

Robert Laffont Jean-Dominique Bauby



Le scaphandre et le papillon

Du jour au lendemain, Jean-Dominique Bauby, rédacteur en chef de ELLE, se retrouve avec comme seul contact avec le monde, un battement de paupière. Il avait commencé un roman, il nous a donné ce livre.

C'ÉTAIT AUSSI EN 1967

Monica «la mitraille» entrait dans la légende le 19 septembre 1967. La jeune femme décédait à l'âge de 27 ans. Journaliste et romancier, GEORGES-HÉBERT GERMAIN reconstruit le destin de cette enfant du Red Light. Ce faisant, il ressuscite un visage oublié de Montréal.



Rencontres avec GEORGES-HÉBERT GERMAIN
Samedi 17 mai à 13 h au Club Price à Laval
Dimanche 18 mai à 12 h Librairie Renaud-Bray 5252, Côte-des-Neiges Montréal

GEORGES-HÉBERT GERMAIN
SOUVENIRS DE MONICA

«L'auteur rassasie à la fois les lecteurs les plus exigeants et le vaste public.»
Pierre Cayouette, *Le Devoir*

Souvenirs de Monica de GEORGES-HÉBERT GERMAIN 383 pages, 24,95 \$

«C'est la vie de la jeune femme... mais plus encore celle de cette sous-société, que raconte le journaliste et auteur.»
Mario Roy, *La Presse*

«Dès les premières pages, on n'a plus envie de lâcher le livre.»
Carmen Montessuit, *Le Journal de Montréal*

«... un portrait à saveur de roman.»
Martin Francoeur, *Le Nouvelliste*

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

FERNAND DUMONT

1 9 2 7 1 9 9 7

Une biographie

Fils de Philippe Dumont, tisseur à la Dominion Textile, et de Léda Pilote, Fernand Dumont est né à Montmorency en 1927. Après ses études classiques au Petit Séminaire de Québec, il a obtenu sa maîtrise en sciences sociales de l'Université Laval avec une thèse sur *L'Institution juridique*, rédigée alors qu'il publiait un premier recueil de poèmes, *L'Ange du matin* (1952). Il a épousé Cécile Lafontaine en 1953. De leur union sont nés Marie, François, Geneviève, Hélène et Véronique.

En 1953 et 1954, il est élève titulaire à l'École des hautes études de Paris, en même temps qu'il complète des études de psychologie à la Sorbonne. En 1960, il soutient sa thèse de doctorat en sociologie à la même université.

Plus tard, il présentera une thèse de doctorat en théologie (1987). Devenu professeur à l'Université Laval depuis 1955, il y est directeur du département de sociologie et d'anthropologie en 1963, directeur de l'Institut supérieur des sciences humaines en 1967. En 1965, il est directeur d'études associé à l'École des hautes études de Paris.

On l'invite aussi à enseigner dans plusieurs universités, dont celles de Montréal, Ottawa, Sherbrooke et Trois-Rivières. Ses enseignements portent particulièrement sur la théorie sociologique, la sociologie de la connaissance, l'épistémologie, l'histoire de la sociologie, la théologie de la culture.

En 1960, il fonde la revue *Recherches sociographiques* avec Jean-Charles Falardeau et Yves Martin. De 1968 à 1970, il préside la Commission sur les laïcs et l'Église instituée par les évêques du Québec. En

1975, il est élu président de l'Association internationale des sociologues de langue française. En 1977, il collabore avec le ministre Camille Laurin et Guy Rocher à l'élaboration de la Charte de la langue française (loi 101). De 1979 à 1989, tout en continuant son enseignement universitaire, il est président et directeur scientifique de l'Institut québécois de recherche sur la culture.

Fernand Dumont est lauréat du prix David et du prix Léon-Gérin (Grand Prix du Québec en sciences humaines), du prix Molson du Conseil des arts du Canada. Il a reçu le prix du Gouverneur général, le prix de la Ville de Montréal, le prix Esdras-Minville, le prix Rousseau, le prix littéraire France-Québec, la médaille Parizeau de l'ACFAS, la médaille de l'Université de Trois-Rivières. La Sorbonne, l'Université de Montréal, l'Université du Québec et l'Université de Sherbrooke lui ont décerné des doctorats *honoris causa*.

Les travaux de Fernand Dumont relèvent de trois orientations de recherche: l'épistémologie des sciences humaines, la théologie et les études québécoises. Il a publié des livres et des articles dans ces trois domaines.

Sur son œuvre, on pourra consulter notamment Michael A. Weinstein, *Culture critique. Fernand Dumont and New Quebec Sociology*, New York, St. Martin Press, 1985, ainsi que, sous la direction de Simon Langlois et Yves Martin, *L'Horizon de la culture. Hommage à Fernand Dumont*, Québec, Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture, 1995.

Si grand, si proche

HÉLÈNE PELLETIER-
BAILLARGEON

La mort bouleverse toutes les perspectives. Depuis ces récentes années où Fernand Dumont négociait courageusement avec elle le temps de mener à bien ses quatre derniers ouvrages, les regards de ses amis avaient fini par converger, eux aussi, vers les échéances successives qu'il se donnait. Chaque publication constituait une victoire remportée sur la maladie. Avec lui, nos espoirs avaient pris la mesure du livre à venir.

Lui disparu, nous prenons brusquement conscience d'avoir assisté au parachèvement d'une œuvre déjà immense et qui nous dépasse. Nous comprenons enfin qu'il nous a été donné de côtoyer l'intellectuel sans doute le plus complet que le Québec ait jamais produit.

On n'a cessé de le redire cette semaine: il n'est aucun domaine de la pensée qui semble avoir échappé à cet humaniste brûlant de curiosité. Sociologie, psychologie, anthropologie, philosophie, théologie, économie, histoire, littérature, il connaissait tout, il avait tout lu, tout retenu! Dans chaque domaine, il semblait avoir fait le tri, être allé à l'essentiel.

Sa mémoire phénoménale et son prodigieux esprit de synthèse opéraient sans cesse, entre les auteurs, les œuvres, les époques et les disciplines, des recoupements saisissants. Inou-

blivable, sa conversation constituait une véritable fête pour l'esprit. Inauguré sous le mode du dialogue informel, le travail en équipe, quand il se joignait à d'autres, donnait invariablement lieu à d'admirables solos. Spontanément, chacun se mettait à un certain moment en sourdine. C'est notre silence attentif qui faisait alors de lui le premier violon de l'orchestre. Homme d'écoute par métier, réservé par tempérament, Fernand Dumont ne cherchait jamais lui-même à s'imposer.

Cet intellectuel d'exception eût certes été pleinement justifié de se consacrer en exclusivité à la carrière personnelle prestigieuse qui, très tôt, s'était proposée à lui. Aussi bien à l'Université Laval qu'à l'Institut québécois de recherche sur la culture, il n'a pourtant cessé de susciter et d'animer une multitude de chantiers collectifs et multidisciplinaires impliquant une exigeante collégialité intellectuelle. Ses nombreux engagements politiques, sociaux et ecclésiastiques, certes, l'y avaient préparé.

La haute conception qu'il se faisait de son métier d'enseignant allait plus loin encore. De ses origines modestes, dans les usines de Montmorency, du

travail opiniâtre auquel les siens avaient dû consentir pour lui donner accès au savoir, Fernand Dumont avait acquis la conviction que ce savoir constituait un privilège dont il leur serait toute sa vie redevable. Désormais, son œuvre se nourrissait des questions lancinantes que la condition humaine, le destin particulier des siens, leurs souffrances, leur quête d'identité et d'accomplissement proposaient à sa réflexion. Demeuré profondément solidaire des siens, il lui arrivera même de vivre sa condition d'intellectuel comme une sorte d'exil.

C'est de cette dette initiale que procède sans doute le surprenant déploiement de son talent d'écrivain dans tant de registres d'expression. Non content de repousser toujours plus loin les frontières de la culture savante à laquelle il se consacrait par métier, Fernand Dumont demeurait sans cesse préoccupé par la démocratisation de la connaissance. La cause de l'éducation aura certes constitué l'une de celles auxquelles il se sera consacré avec le plus de constance et de détermination. Lorsqu'on lui demandait de désigner, parmi tous les titres dont il pouvait se prévaloir, celui qui le résumait le mieux, il répon-

dait invariablement: «le professeur». Pour lui, la vie intellectuelle était un service.

C'est à la revue *Maintenant*, particulièrement entre les années 1970 et 1974, que j'aurais eu l'immense privilège, comme journaliste, de fréquenter régulièrement Fernand Dumont, de prendre l'exacte mesure de son exceptionnelle générosité intellectuelle et de m'émerveiller de son prodigieux talent de pédagogue et de vulgarisateur. En moins de quatre ans, à l'envol d'une exigeante carrière de chercheur, Fernand Dumont allait nous donner plus d'une quarantaine d'articles. Ces textes, admirables de clarté et de concision, devaient contribuer avec une multitudes d'autres, disséminés avec la même générosité dans une foule de publications modestes (je pense ici à la petite revue *RND*, distribuée gratuitement dans les Caisses populaires), à faire de lui ce «phare» irremplaçable que l'on ne cessait d'évoquer cette semaine dans tous les journaux.

A tous ses collègues d'université, à tous ses anciens étudiants profondément marqués par son enseignement, se mêle donc aujourd'hui la foule anonyme de tous ces militants et militantes, pareillement nourris dans leur action quotidienne en faveur de la justice sociale, de l'évangile ou de la souveraineté, par ses courts textes et ses entretiens familiaux. Eux non plus, il n'a jamais cessé de les accompagner.

Il n'est
aucun
domaine
de la pensée
qui semble
avoir échappé
à cet
humaniste
brûlant
de curiosité

Le poète de la «part de l'ombre»

JEAN ROYER

Fernand Dumont a recouvert l'ensemble de sa poésie d'un titre révélateur de son entreprise: *La Part de l'ombre*. De quelle ombre s'agit-il? Celle du doute face au destin, peut-être, celle du langage aussi qui pose les balises sur le chemin du «sombre voyageur» et «pèlerin infatigable». Celle de la part cachée de soi à découvrir par les interrogations du langage. «Les mots débordent de nos ombres», écrivait le poète inquiet de leur retombée, les comparant à la déchirure de la naissance. Les mots sont «la chair de la chair» comme le poème serait un projet d'existence et comme le poète s'identifie «compagnon du langage qui le relaie».

Ainsi, la poésie est un dialogue avec le monde et elle inaugure la recherche de l'être. La poésie est un trait d'union de soi à soi et de soi à l'autre et au monde. La poésie contre la solitude, dit, elle aussi, Anne Hébert.

L'œuvre poétique de Fernand Dumont, réunie sous le titre *La Part de l'ombre*, comprend trois recueils: *L'Ange du matin* (1952), *Parler de septembre* (1970) et *L'Arrière-Saison* (poèmes inédits datés de 1995). Ce livre nous fait apparaître le projet poétique de Fernand Dumont dans son ensemble et nous révèle ainsi que ce poète plutôt méconnu est en fait un poète majeur de notre histoire littéraire.

«Les enfants sont
toujours seuls»

Cette œuvre s'ouvre et se ferme sur la solitude. «Les enfants sont toujours seuls / Comme le matin la pluie»: voilà les premiers vers de *L'Ange du matin*. Tandis que le dernier poème de *L'Arrière-Saison* évoque la solitude de la mort. La poésie est donc une parole pour dépasser le silence et le destin, pour appeler l'amour et l'espérance, pour le partage d'un langage commun pourtant ajusté à son propre itinéraire, pour conjurer aussi l'invisible frontière

du jour et de la nuit, dans la fracture de la naissance. La poésie est une incarnation de soi dans et par le langage. Elle est une méditation, une recherche métaphysique. Car si «Dieu a le temps pour lui» («Mais il parle si peu»), l'homme a la parole et c'est dans cette quête qu'il découvrira le sens de sa vie avec les autres et avec Dieu.

Dès son premier recueil, le poète a expliqué quelle part de langage il revendiquait. Dans son texte intitulé *Conscience du poème*, Fernand Dumont se dissocie des poètes des années 1950. Il refuse «la recherche de la beauté formelle pour elle-même» et renie «la beauté convulsive» chère à Breton et aux surréalistes. Pour lui, la poésie n'est pas «religion du désir ou remontée vers l'Éden perdu». «Le poème, pour Fernand Dumont, ne se situe pas dans l'inconscient, mais dans la conscience. Il est l'expression d'une recherche où l'homme, loin de s'abandonner aux forces obscures de son être, essaie de les faire passer à la conscience.» En conclusion, «la poésie ne fait rien connaître, elle n'est que recherche et itinéraire». Alors, le poème conduit l'être à sa propre existence.

La poésie de Fernand Dumont ne sera pas revendicatrice ni éclatée, mais elle prendra le ton interrogatif du philosophe, au plus près des mots, dans la justesse du langage et la gravité de la réflexion. Cette poésie n'a pourtant rien de «tranquille» et le feu couve sous la cendre. La question de l'unité de l'être, de sa densité, de sa parole fondée au terreau de l'enfance, les questions de l'amour et de la mort, de la présence de la femme et de la naissance, de la foi au langage et de l'espérance en l'homme la traversent.

Il est important de noter que le poème de Fernand Dumont tient à une expérience de vie qui est aussi l'expérience de la pensée. D'ailleurs, les derniers mots de l'œuvre sont justement «je pense». Ce qui nous renvoie à l'ensemble du projet d'existence du poète.

Quand paraît *L'Ange du matin*, en 1952, le poète a 25 ans. Il se souvient de ses origines populaires et de son enfance. Les lumières de la nature lui donnent la part visible du réel. La poésie, déjà, sera la quête de langage qui permettra de saisir «la part de

l'ombre». Le poète parle d'enfance et de commencement. Il part à la conquête de son intériorité. Il cherche l'essentiel qui engloberait une vérité personnelle. Il a la nostalgie de l'éternel et s'élance vers une transcendance. Ce poète philosophe évoque déjà la mort, qui rendra à l'éternité les jours et les mots qu'elle lui aura prêtés. Le ton de cette poésie métaphysique ne peut être que sec et précis, froid et distant, dans sa sourde interrogation.

Le ton sera plus délié dans *Parler de septembre*, qui paraît en 1970. Dans sa maturité, le poète tend vers la parole et l'appartenance humaine, même si persiste dans sa poésie le climat de la spiritualité. Le poète poursuit sa méditation en interrogeant sa présence au monde. «L'arbre toujours pousse sur les mots.» Le poète dialogue avec le monde grâce à la quête de la parole, qui passe par l'enfance et par le corps de la femme. Le poète peut ainsi refaire le monde. D'autant que son histoire personnelle devient celle «d'un peuple tout entier» dont il combat le silence. Dans ce recueil, Fernand Dumont est bien un poète des années 1970, cherchant à nommer le Québec et à interroger le destin collectif. La parole est considérée comme une arme de combat ou tout au moins un moteur de l'identité tant collective que personnelle.

La mesure, la précision et la concision du langage ne cessent de caractériser la poésie de Fernand Dumont, même quand le poète risque les «aveux» de *L'Arrière-Saison*, dans les poèmes datés de 1995.

Ce troisième recueil, inédit, compose une sorte de dialogue avec les deux premiers titres parus dans les années 1950 et 1970. «Je fais le tour de l'être en sa clarté», écrit le poète, cherchant à réconcilier «enfant pensif des autres années» et le «compagnon de langage qui le relaie». Le ton devient familier et la réflexion sur le destin plus directe. La sérénité conclut pourtant encore le doute et l'inquiétude de l'homme devant la mort: «Poème continué depuis le temps de l'ange / Frayant sa voie au bois de la tristesse / Dans la rumeur de l'âme / Dans la rigueur extrême / Il est tard je me perds dans ces cendres.»

Dans *L'Arrière-Saison*, la poésie de Fernand Dumont reste fidèle à l'arbre des mots, à l'âge d'enfance, à «l'ange du matin», cet invisible du réel qui sort de la nuit pour y appartenir à la fin. Cette poésie reste fidèle à l'humanisme chrétien et à la recherche de l'unité de l'être, à la victoire de l'espérance sur la mélancolie et de la parole sur le silence. Elle nous redonne le sens de notre présence au monde, dans ses aveux qui participent de l'inconsolable tendresse qui nous unit et nous éclaire.

POÈMES
ET AUTEURS

Quand je serai très vieux est le premier poème de *Premiers adieux*, cinquième partie de *L'Arrière-Saison*.

Le Devoir remercie les Éditions de l'Hexagone pour avoir permis la reproduction des poèmes de Fernand Dumont et l'inclusion de la biographie incorporée à *La Part de l'ombre* (Hexagone, Montréal, 1996, 216 pages).

Serge Cantin est écrivain et directeur de la collection «La ligne du risque» à l'Hexagone.

Hélène Pelletier-Baillargeon, journaliste et auteur, avait dédié à Fernand Dumont le premier tome, intitulé *Le Militant, de Olivier Asselin et son temps*. (Fides, Montréal, 1996).

Jean Royer est poète et directeur littéraire de l'Hexagone.

L'Université Laval rend
hommage à

Fernand Dumont

UNIVERSITÉ
LAVAL

homme de science,
homme de cœur

LE SAVOIR DU MONDE
PASSE PAR ICI

À la mémoire d'un grand homme

«Les problèmes collectifs ne disparaissent pas parce que nous en avons trop parlé; ils subsistent parce que nous ne les avons pas résolus. Ne point céder à la lassitude et les remettre obstinément sur la place publique semblent les devoirs élémentaires de qui ne renonce pas à la réflexion.»

Fernand Dumont, *Raisons communes*, page 252.

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • LES ÉDITIONS DE L'ORC
Pavillon Maurice-Pollack, bureau 3103, Cité universitaire
Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4
Tél.: (418) 656-2803, Téléc.: (418) 656-3305

Artisan de la Charte
de la langue française,
Fernand Dumont était homme de conviction.

En 1980, nous lui décernions
le prix Esdras-Minville des sciences humaines
pour son engagement constant
envers le peuple québécois.

Nous n'oublierons pas
ce grand humaniste
du XX^e siècle.



La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal
Vouée à la promotion des intérêts du peuple québécois

Maison Ludger-Duvernay, 82, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H2X 1X3 Tél.: 843-8851 Télécopieur: 844-6369

IN MEMORIAM

FERNAND DUMONT
1927-1997

«Nous sommes des individus, chacun recommençant de tisser à neuf le fil du destin: se croyant libre de survoler en entier l'inextricable fouillis du hasard et de proférer le sens du monde.»

Le lieu de l'homme, Fernand Dumont

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

LES ÉDITIONS HURTUBISE HMH

**Fernand Dumont
1927-1997**

POUR LA CONVERSION DE LA PENSÉE CHRETIENNE
ESSAI

Chantiers
Essais sur la
Pratique
des sciences de
l'homme
Fernand
Dumont

1815, avenue De Lorimier, Montréal (Québec) H2K 3W6 Tél: (514) 523-1523 • 1-800-361-1664 Télécopieur: (514) 523-9969

FERNAND DUMONT

1 9 2 7 1 9 9 7

La mort d'un homme de parole et d'action

SERGE CANTIN

En l'espace de quelques mois, le Québec aura perdu deux figures majeures de son histoire, deux grands artisans de sa Révolution tranquille, deux de ses esprits les plus lucides, deux hommes de parole et d'action qui ont donné à ce pays le meilleur d'eux-mêmes afin qu'il naisse enfin à lui-même et au monde.

Pourtant, combien, même parmi ceux qui font métier de culture, savent qui ils sont et ce qu'ils ont voulu nous donner? De ces morts, de nos morts, combien, indifférents à leur propre histoire, se préoccupent: l'ainé de leurs soucis ne dépassant guère le seuil de leur maison où, reliés à l'inforoute de l'atomisation planifiée, ils se propulsent, ô magie, dans l'espace-temps virtuel, dans la posthistoire? Sur nos écrans à haute définition, où défilent les simulacres de notre mémoire, la mort de Fernand Dumont chasse la mort de Gaston Miron et fait oublier celle que chacun porte en soi. «O mon Dieu, donne à chacun sa propre mort», implorait Rilke. Oui, que chacun sache qu'il va mourir demain, pour que sa mort le réveille à la vie, pour qu'elle lui donne à réfléchir, au delà de son moi dérisoire, à la signification du temps qui lui est imparté sur cette terre.

Temps amour incohérent qui nous lie
Par la main aux cadavres fraternels
(...)
Temps océan de mains éteintes
Tout au bord des choses
Griffant désespérées ce monde éblouissant
Pourtant!

La mort de Fernand Dumont nous prive d'une voix, d'une conscience, d'une interrogation sur nous-mêmes dont nous sommes encore bien loin d'avoir mesuré toute la profondeur; mais, en même temps, cette mort vient peut-être nous annoncer la fin d'une certaine vision du Québec, éthique et poétique tout à la fois, dont ce fils du peuple, né prémonitoirement le 24 juin, s'était fait le témoin irrécusable. D'autres, sans doute, sont là pour veiller sur le fragile héritage de nos pères; d'autres, demain, viendront redire l'espérance; mais sauront-ils trouver en eux et autour d'eux — dans le peu qu'il nous reste de cette culture première, nourricière, où a germé le génie de Fernand Dumont — ce qu'il a fallu à ce dernier de foi et de courage pour rapailler les pièces éparses de notre «modeste et troublante tragédie» et, à partir d'elles, construire une œuvre universelle qui fait si grand honneur à ce petit peuple «sans littérature et sans histoire» dont le conquérant avait projeté la disparition?

Mais s'il y a lieu de s'inquiéter, s'il faut plus que jamais s'inquiéter aussi bien de notre sort en Amérique que du «sort de la culture» en général, il ne nous est pas permis cependant de désespérer. Fernand Dumont nous l'interdit de plus loin que lui-même, de ce «lieu de l'homme»³ vers lequel il n'a cessé sa vie durant de marcher et dont il nous légue en mourant la promesse. De ce lieu de l'homme dont il nous demande à notre tour de répondre, peu importe qu'il existe ou non quelque part, parce qu'il nous grandit et nous agrandit, parce qu'il honore l'idée que nous nous faisons de l'homme, être de dépassement et de relation.

Un engagement total de l'être

L'humanisme de Fernand Dumont — tous ceux qui l'ont connu l'attesteront — ne fut qu'une étiquette commode; il se traduisait au contraire par un engagement total de l'être, fondé sur une inébranlable foi en l'humanité, en la dignité et en la valeur de tout homme. Une foi qui n'avait, chez ce chrétien authentique, rien d'abstrait, qui se manifestait au contraire par une rare faculté d'attention à autrui, par une disponibilité et une générosité dont nous fûmes très nombreux à bénéficier et à abuser. Que cet homme ait pu donner tout ce qu'il a donné — à ses élèves (combien de milliers d'étudiants et d'étudiantes a-t-il formés, dirigés, guidés, écoutés au cours de ses 40 années d'enseignement à l'Université Laval et ailleurs?); à la communauté politique (il fut,



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Quand je serai très vieux

Demain peut-être

Quand l'ange tournera discrètement
la page inachevée

Quand j'aurai fini de traquer les mots

Défaillant d'en avoir tant mis sur la page

Quand viendra le temps de partir

Toute parole close

L'âme bleue pareille au silence

Et livrée aux confins de l'absence

Quand il faudra s'en aller sans rien
trahir

Que nulle hâte ne tirera plus par la
manche

Que sera passée l'heure des floraisons
et des peines

Quand il faudra remiser la plume
avec le sablier

Replier mes solitudes avec mes amitiés

Ranger mes rêves dans l'armoire aux
ténèbres

Ce jour-là toutes mes nuits au bout des
mains

Je fermerai les yeux de la mémoire

Tendu dans l'attente de la lumière

Transi de tenace espérance

L'âme enfouie dans ses feuillages

Ses heures résignées en un vaste songe

J'abandonnerai ma main consolée
dans la tienne

Ce sera le matin je pense

Fernand Dumont

un temps, grand commis d'État à la culture et participa, entre autres, à l'élaboration de la Charte de la langue française, de la loi 101); à la communauté savante (comme auteur d'une quinzaine d'ouvrages et de plus de 200 articles; fondateur, directeur et animateur de centres de recherche, l'ISSH et l'IQRC, et de revues; organisateur de colloques; conférencier...); à l'Église catholique du Québec (il fut notamment président de la Commission sur les laïcs et l'Église à la fin des années 60); à ses cinq enfants... —, qu'il ait pu faire tout cela et bien plus encore, voilà qui demeure pour moi un mystère. Où trouvait-il le temps pour dormir? Où pouvait-il bien puiser toute cette énergie? D'où lui venaient cette capacité de travail, cette résistance physique et morale, cette ardeur presque juvénile qu'il savait mettre aux tâches parfois les plus ingrates? Oui, de sa foi sans doute, de cette foi qui, comme il est dit dans la Bible, soulève les montagnes.

Je sais aussi qu'il se sentait lui-même largement débiteur, et débiteur des plus humbles, de ceux parmi lesquels il était né et avait grandi à l'ombre de la Dominion Textile, à Montmorency. Débiteur d'une dette insolvable, d'une dette de culture première, de sens donné à travers des images primordiales du monde et de la vie propres au milieu populaire et des valeurs simples comme la solidarité et l'entraide, dont il se plaisait à rappeler qu'elles étaient non seulement au fondement de sa vie mais au foyer de toute sa pensée; avec qui n'allait pas sans susciter quelque perplexité. Car quel rapport pouvait-il bien exister entre un ouvrage d'épistémologie aussi abstrus que *L'Anthropologie en l'absence de l'homme et de la pauvreté, la bière, les prélat, la chaise bergante, les repas dans la cuisine*, selon la description méprisante qu'un pluriel fit un jour du Montmorency de Fernand Dumont? Prendre conscience de ce rapport, c'est saisir le fond

tragique de cette pensée, déchirée entre deux mondes, entre deux cultures, mais découvrant en même temps dans cette déchirure et dans ce remords son moteur et le thème inépuisable de son interrogation: la culture comme distance et mémoire, le lieu de l'homme conçu comme cette question que l'homme est pour lui-même dans la marge qui sépare sa parole de son silence.

Moi qui suis de l'autre côté des mots
C'est à perdre haleine qu'il faudrait dire
L'envers du monde
Dire l'impitoyable silence
De ceux qui de leurs pâles sourires
M'ont rejeté vers la parole!

Tragique, cette marge, cette distance que l'homme Fernand Dumont a vécue et assumée, l'est depuis le commencement et le restera jusqu'à la fin de la culture; car elle témoigne de l'homme lui-même dans la dualité de la conscience qui le constitue, irrémédiablement divisé entre le milieu où il vient au monde et l'horizon qui infiniment l'appelle, entre une présence qui ne peut le combler et une absence qu'il ne peut combler. Dans la distance même est le lieu de l'homme, «projet sans cesse compromis». Non pas projet inutile, comme chez Sartre. L'homme n'est pas, pour Dumont, un individu jeté dans l'indifférence du lieu, seul et condamné à sa liberté; il est au contraire, dans «l'attente de Dieu» (comme l'était follement Simone Weil), un être de la mémoire, responsable de son lieu et de ceux qui avec lui le partagent. Dans *Une foi partagée*, son dernier livre, il écrivait: «Dieu s'éloigne; l'homme aussi se défait. Désormais toute preuve de l'existence de Dieu sera solidaire des preuves de l'existence de l'homme. La distance est de plus en plus réduite entre nos engagements pour la restauration d'un visage de l'humanité et le regard que certains d'entre nous portent encore furtivement sur le Témoin d'une tâtonnante recherche.»

Le Dieu de Fernand Dumont est un Dieu absent et caché, comme l'était celui de Pascal, confronté en son temps, comme nous dans le nôtre, avec la tragique étrangeté d'un monde d'où Dieu s'est retiré. Où le chrétien Fernand Dumont trouvait-il, en l'absence de Dieu, le courage d'exister? Dans «la volonté de maintenir l'absence, c'est-à-dire de dénoncer les idoles de l'absolu»⁶, répondait-il en écho à Pascal. Mais à cette volonté, il en joignait une autre, tout aussi importante, sinon plus fondamentale encore, et que Pascal lui-même a pu ignorer à une époque où l'absence de Dieu n'était pas encore devenue, à proprement parler, la tragédie de tous: la volonté souverainement éthique de sauvegarder, en l'absence de Dieu, «les raisons communes» et le rayon de transcendance qu'elles projettent à l'horizon de la société. Tant que la religion les unissait, les hommes formaient une communauté, bien imparfaite sans doute, mais une communauté néanmoins. Maintenant que la religion ne fonde plus le lien social entre les hommes, ce n'est plus seulement Dieu qui est absent à l'homme mais — Auschwitz nous en a prévenus — l'homme qui devient de plus en plus absent à l'homme, de plus en plus superflu, de plus en plus insignifiant. «Dans la présence de l'in-signifiant (du pauvre, du non-citoyen) est stigmatisée l'absence de sens dans nos sociétés; paradoxalement, la transcendance est proclamée de la manière la plus vive par la misère. Peut-il y avoir des raisons communes sans que se répande l'obsession de la justice?»⁷

Lundi, 5 mai 1997, en l'église Saint-Dominique de Québec, avec des centaines d'hommes et de femmes de mon pays unis dans une même admiration et un même chagrin, je n'ai pas pleuré seulement la disparition d'un grand penseur et d'un ami fidèle, mais la mort d'un juste parmi les hommes.

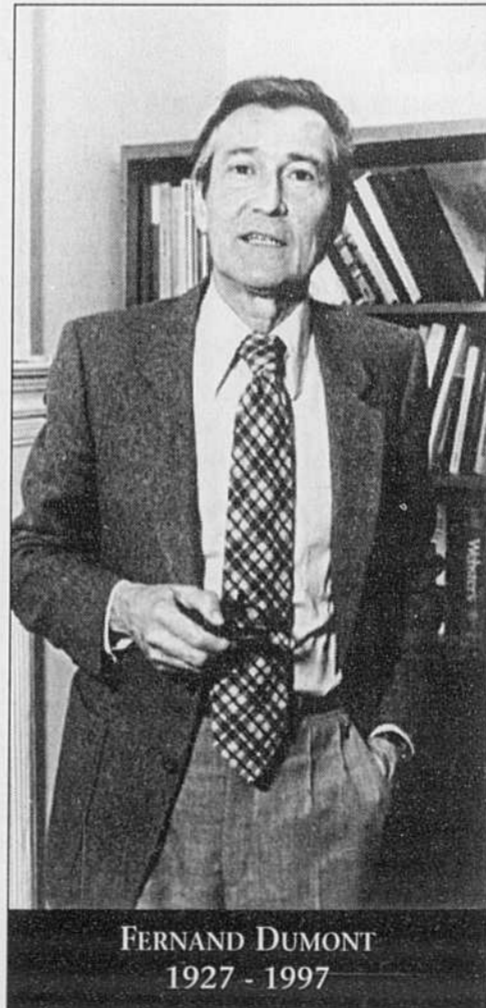
(1) *L'Ange du matin*, Éditions de Malte, 1952. Repris dans *La Part de l'ombre*, Éditions de l'Hexagone, 1995, page 45.
(2) Cf. *Le Sort de la culture*, Éditions de l'Hexagone, 1987.
(3) *Le Lieu de l'homme. La Culture comme distance et mémoire*, Hurtubise HMH, 1968. Réédition dans la Bibliothèque québécoise et dans la Collection du Némphar, Fides, 1994.
(4) *Parler de septembre*, Éditions de l'Hexagone, 1970. Repris dans *La Part de l'ombre*, page 124.
(5) *Une foi partagée*, Éditions Bellarmin, 1996, pages 48.
(6) *Ibid.*, page 52.
(7) *Raisons communes*, Boréal, 1995, pages 227.

Fernand Dumont, poète et penseur (1917-1997)

«L'âme enfouie dans ses feuillages
Ses heures résignées en un vaste songe
J'abandonnerai ma main consolée dans la tienne
Ce sera le matin... je pense»



HEXAGONE TYPO



FERNAND DUMONT
1927 - 1997

«Il s'agit d'abord d'une foi déchirée. Dévouement de l'être jusque dans ses racines, la foi chrétienne n'est pas un système. Elle tâtonne à la recherche de son dire, en quête de son rassemblement, rôdant autour des désirs et des interventions contradictoires de la vie. Au surplus, il s'agit d'une foi qui appelle au dialogue. Puisqu'elle reconnaît sa dette envers une tradition de témoins, elle ne saurait se replier sur une illusoire solitude intérieure; elle anticipe le partage d'une expérience et d'une espérance.»

Fernand Dumont, *Une foi partagée*
Éditions Bellarmin, 1996

Les Éditions du Boréal rendent hommage à

Fernand Dumont, homme de foi, poète et penseur irremplaçable

«Devant les astuces des propagandes et les manœuvres des pouvoirs anonymes, se souvenir des allégeances, loin d'être un reste de mentalité archaïque, offre un indispensable recours contre la déperdition de soi et une assurance que l'on peut se donner ensemble des projets d'avenir.»

Raisons communes, 1995.



L I V R E S

POÉSIE

ESSAIS POLITIQUES

Vivre dans la présence du temps

Un grand livre ouvert pour Anne Hébert;
l'ampleur du monde pour Pierre Nepveu

POÈMES POUR LA MAIN GAUCHE

Anne Hébert
Éditions du Boréal
Montréal, 1997, 62 pages

ROMANS-FLEUVES

Pierre Nepveu
Éditions du Noroît
Montréal, 1997, 94 pages

DAVID CANTIN

Depuis *Les Songes en équilibre* (Éditions de l'Arbre, 1942), chaque recueil d'Anne Hébert se fusionne à un grand livre ouvert où se croisent de multiples poèmes. Ainsi, la suite des 27 *Poèmes pour la main gauche* répond aux œuvres antérieures par une musique discrète et un regard toujours grave. En s'appuyant sur très peu d'effets, l'écriture se condense dans la charge symbolique des mots pour exprimer les tumultes les plus noirs. On reconnaît cette façon, si particulière, d'approcher directement le réel afin de franchir aussitôt le monde des apparences. On trouve alors cette charge émotive qui se cache dans la retenue ainsi que le silence qu'exige une telle parole.

C'est grâce à certaines lueurs de la mémoire que se crée tout l'univers poétique d'Anne Hébert. Des tableaux descriptifs ou encore certaines confidences annoncent ces lieux fragiles qui reculent jusqu'à «l'origine du monde». Autour d'un sentiment d'angoisse existentielle, une voix introspective tente de combler la part manquante; remplacer la détresse par une joie secrète que lègue le chant austère du poème: «Le vent qui tombe en courant / Sabot sur la chaussée qui se déchire / Creuse des galeries profondes / Où l'on peut voir des villes souterraines / Des continents engloutis qui luisent en secret / Pareils à des étoiles mortes / Se relève d'un bond / Ramasse ses cyclones et ses ouragans / Reprend sa course au delà des nuages / Quoique blessé dans sa chute / Ignore tout du monde étrange / Enfoui sous son ombre furibonde.»

Malgré des accents tragiques, ces pages exercent, à la lecture, une forme de transparence et d'espoir. Une lumière s'infiltre dans la sécheresse lapidaire des strophes courtes, pour mieux accentuer les contrastes qu'exige le destin. D'une certaine manière, ce livre propose 27 varia-

tions sur l'ombre envahissante de la mort, cette «expérience profonde et mystérieuse qu'on tente en vain d'expliquer». Les angles peuvent être multiples, mais c'est toujours la douleur pulsionnelle qui guide cette expérience d'éveil «au creux de la caverne profonde». Sans rien bousculer, *Poèmes sur la main gauche* d'Anne Hébert s'inscrit dans le mouvement graduel d'une longue trajectoire.

Une quête étourdissante

Bien différente, la poésie de Pierre Nepveu trace ses chemins dans l'ampleur du monde pour mieux comprendre l'histoire individuelle. Passé et présent se rencontrent dans cette quête des plus étourdissante où l'inquiétude permet au poète d'habiter le temps. À travers ses cinq parties, *Romans-fleuves* cherche à éclaircir les «folles intrigues» qui tissent le parcours d'une vie. L'enfance, l'amour tout comme le destin se succèdent grâce à un éclatement narratif qui empêche le poème de se perdre dans l'anecdote superficielle. Avec joie, on découvre une véritable recherche, autant formelle qu'émotive, capable de risque et d'ingéniosité. Près du rythme «kaléidoscopique» de Michel Beaulieu, cette voix pleine de lyrisme suggère aussi une dimension totalisante afin de conserver sa mystérieuse richesse: «Pendant des années j'ai fui les explications, / le refus de connaître est en moi un terrain / gagné par l'absence et le nuage du non-sens / qui étend son domaine, mais parfois tu parles / dans ce nuage et demandes à mes mots / de répondre aux tiens. Si souvent je parle à demi, contemplant l'infini avec toute acuité / de ma myopie borgne et la candeur / de ne pas savoir qui je suis, tu interroges / de tes yeux noirs, tu attends ma première phrase.»

Tout au long du recueil, la présence révélatrice du fleuve correspond aux mouvements instables de l'existence humaine avec sa succession de sentiments, du plaisir d'aimer jusqu'à la peur angoissante de certains jours. Cette image caractérise aussi les détours imprévus du poème dans sa recherche de la vérité intime, du calme intérieur. À travers ses enjambements saccadés, le vers libre entraîne des tourbillons de sens dans cette «vie sans boussole», une recherche à la fois lucide et tourmentée de son propre sort: «Les arbres sont tombés en moi / comme des corps. Très haut / la neige suspendue se multiplie / et le ciel devenu blanc / disparaît jusqu'au fond des yeux. / Il faut l'inventer au noir / dans un cognement de nouveaux / soleils et la nouvelle lointaine / d'une invasion de cervidés [...]» Grâce à sa force d'évocation, *Romans-fleuves* dévoile une œuvre saisissante qui se tient au cœur même de l'approche poétique de Pierre Nepveu.

POÈMES POUR LA MAIN GAUCHE



Boréal

Une histoire d'amour, Yes, Sir!

Le Laurier de Lapierre est une hagiographie dans laquelle sont pourfendus tous les nationalistes québécois

SIR WILFRID LAURIER

PORTRAIT INTIME

Laurier L. LaPierre
Les Éditions de l'homme
Montréal, 1997, 416 pages

GILLES LESAGE

DE NOTRE BUREAU DE QUÉBEC

«Il faut que je vous raconte l'histoire de Wilfrid Laurier. Vous voyez, il fait partie de ma vie depuis le jour où ma grand-mère paternelle, une libérale irréductible qui avait un jour aperçu de Oloin, a ordonné à mes parents de me baptiser du nom du grand homme qu'elle admirait tant.»

«[...] Il m'a inspiré l'amour que j'en suis venu à porter à mon Canada. Il a nourri cet amour en moi, et a suscité les paroles et les images dont je me sers au cours des innombrables allocutions et rencontres que je fais d'un bout à l'autre du pays.»

D'emblée, le professeur et volubile animateur de télévision, qui a fait carrière au Canada anglais et au Québec, situe le cadre et l'objet de son propos, extrêmement flatter et louangeur, envers le septième premier ministre du Canada, le premier Canadien français.

«Nous avons besoin de la confirmation de la valeur du Canada. Nous sommes au bord de la désunion: il nous faut affirmer notre avenir par la réconciliation. Nous habitons une planète où règnent l'insécurité et la division: nous avons besoin d'une vision des choses fondée sur la justice et l'humanité. À ce moment de notre histoire, rien ne pourrait nous faire plus de bien qu'une biographie de Wilfrid Laurier qui serait l'expression passionnée du type d'homme qu'il était, de l'époque où il a vécu, et de la vision qu'il nourrissait, telle une «colonne de feu la nuit et une colonne de nuée le jour.»

Près de 400 pages plus loin, l'auteur termine son long panegyrique avec le cri du cœur suivant: «Vive le Canada!»

Entre les deux couvertures, Laurier est présenté sous le jour le plus favorable qui soit, en tout, pour tout et partout. Au point que sa remarquable et très longue carrière politique — 45 ans, dont 32 (1887-1919) en tant que chef du Parti libéral et 15 (1896-1911) à titre de premier ministre — ressemble à l'impeccable parcours d'un fier combattant, sans peur et sans reproche. À cet égard d'ailleurs, le titre anglais du même ouvrage, paru l'an dernier, *Sir Wilfrid Laurier and the Romance of Canada*, me semble plus approprié que le neutre «portrait intime». D'autant que ce sont davantage des faits d'armes publics, de ses discours et interventions à tout venant que M. LaPierre traite avec abondance.

S'en prenant aux potineurs, il réduit l'idylle avec Émilie Lavergne à une amitié parfaitement platonique. En aucune manière, le biographe complaisant ne voudrait assombrir, si peu que ce soit, une hagiographie chevaleresque, menée avec beaucoup d'allant et d'élégance. Et la traduction de Jacques Vaillancourt me semble efficace.

Un rebelle rangé

Ardent promoteur de la nationalité canadienne, de l'unité des deux groupes linguistiques, de la réconciliation et de l'harmonie, à tout prix, Laurier était un libéral catholique qui a eu maille à partir avec un clergé ultramontain. Ce rouge un brin rebelle aurait été anticlérical s'il avait pu suivre sa tendance profonde; mais il s'est rangé à point nommé, dès



Laurier LaPierre

lors qu'il a décidé de faire carrière politique. Pour durer, le fier député de Québec-Est aux Communes est devenu un saint... laïc, dans la capitale dont il voulait faire «la Washington du Nord». Si, à son début, comme on disait en chaire, «le ciel est bleu, l'enfer est rouge», il a réussi par sa superbe éloquence et son charme — on parlerait aujourd'hui de charisme incomparable — à faire comprendre que le rougisme dont il se réclamait n'avait rien de menaçant pour l'étouffante hégémonie cléricale.

Avec une admiration sans faille, M. LaPierre relate les

principaux combats de Laurier, notamment en faveur de la réciprocité des relations commerciales entre le Canada et les États-Unis et, en contrepartie, de l'autonomie souhaitable à l'égard de la Grande-Bretagne. Pour ce politicien jusqu'à la moelle, le compromis et la conciliation formaient la base d'une philosophie nationale. «Deux forces centrifuges — le nationalisme canadien-anglais, braqué sur le resserrement des liens avec l'Empire britannique et la construction d'un pays britannique en Amérique du Nord, et le nationalisme canadien-français, braqué sur l'affirmation et la protection culturelles — s'exercèrent sur Laurier durant toute sa vie politique. Il chercha à concilier les deux sans en détruire le cœur, à les fusionner en une seule nationalité canadienne... Modération, conciliation, canadianisme — c'étaient là les clés de l'avenir.»

Le bon et les méchants

Comme il arrive souvent dans ce genre de biographie qui sert de monument aux héros de l'auteur, les adversaires et contradicteurs sont vilipendés sans ménagement. Plus il y a



de vilains, plus le rôle-titre s'en sort avec gloire et triomphe. Dans ce cas, c'est Henri Bourassa et ses «têtes brûlées» nationalistes du Québec qui servent en quelque sorte de faire-valoir, à contrario, de Laurier. C'est à propos de la guerre des Boers que les deux amis se sont d'abord disputés, au tournant du siècle. Avez-vous tenu compte de l'opinion de la province de Québec? demande Bourassa à Laurier, disposé à un compromis quant à la participation du Canada. «Mon cher Henri, la province de Québec n'a pas d'opinion, elle n'a que des sentiments», rétorque le premier ministre. «Il se peut que nous n'ayons que des sentiments, mais ce sont des sentiments nobles», réplique le député récalcitrant.

À partir de là, le biographe du Sir de Sa Majesté n'épargne pas Bourassa, son ultramontanisme et son nationalisme «tribal, exclusif, messianique et chauvin». «Il n'avait aucun sens pratique», décrie M. LaPierre, et refusait de reconnaître que la politique est l'art du possible. Si Laurier n'avait pas été au pouvoir et chef du Parti libéral, Bourassa aurait mené sa province dans la désastreuse aventure de la séparation. Même le fameux discours de Bourassa à Notre-Dame en 1910 est qualifié de provocant et d'irresponsable. Ceux qui lisent cette recension dans *Le Devoir* savent-ils que son fondateur mena une campagne raciste, fut un politicien immoral, «un homme superficiel, un homme faible, un homme dont les idées affaiblissaient la position des Canadiens français dans la Confédération?»

«Laurier, conclut l'hagiographe, voyait clairement les conséquences d'un nationalisme extrême qui devient souvent, par la force des paroles et des gestes, un nationalisme exclusif, quelle que soit la rhétorique qui tente de camoufler ce sentiment. Ce fut là l'essence de la bataille qu'il a menée contre Henri Bourassa. Laurier ne voulait pas que le Québec devienne une prison pour les Canadiens français. Et il a fait en sorte que le Canada ne devienne pas non plus une prison pour le Québec.»

Pas surprenant qu'un groupe de 25 historiens consultés par le magazine *Maclean's* du 21 avril aient choisi Laurier comme le troisième plus grand premier ministre (tout juste derrière King et Macdonald, et avant Saint-Laurent, Trudeau et Pearson, dans l'ordre). «Avec Macdonald, opiné Réal Bélanger, professeur d'histoire à Laval, Laurier demeure le plus important premier ministre. Partisan de l'unité nationale, il a manqué de courage à des moments-clés, ce qui a nué la réalisation d'un Canada bicultural.»

Ce palmarès soulève une controverse au Canada anglais, certains estimant que le score de Laurier est trop élevé, et celui de Pearson trop faible. Que dire, par exemple, de l'abandon de l'Alaska par le premier, si habile acrobate fut-il, et des scandales qui ont émaillé son long règne? En revanche, on sous-estime l'envergure de Pearson et sa sensibilité envers le problème crucial de l'unité nationale et du Québec.

Le portrait intime de Sir Wilfrid? Le modèle parfait de la vie exemplaire d'un héros de la romance canadienne.

L'Union des écrivaines et écrivains québécois présente

Le 3^e Festival de la Littérature

UNE LITTÉRATURE DANS TOUS SES ÉTATS

du 9 au 16 mai 1997

avec la PARTICIPATION de 140

ÉCRIVAINS, DANSEURS, PEINTRES,

MUSICIENS, COMÉDIENS

et CINÉASTES

INFO-FESTIVAL : (514) 981-8886

Les 9 -12 -13-14 -15 mai

PARLEZ-MOI DES MOTS

Une présentation des Terrasses Saint-Sulpice
5 à 7 littéraires animés par José Acquelin.

Du vendredi 9 mai, à 18 h

au samedi 10 mai, à 17 h

PEIGNEZ-MOI DES MOTS

En collaboration avec *La vache enragée*
24 heures de peinture et de littérature en direct.
Conception : Sergio Kokis et Mitsiko Miller

Vendredi 9 mai, à 21 h

IXE-13

Une présentation de la Cinémathèque
québécoiseFilm d'ouverture de la «Rétrospective Jacques Godbout».
Pour les autres projections, veuillez consulter la grille de
programmation de la Cinémathèque.

Samedi 10 mai, à 11 h

BRUNCH FAMILIAL

En collaboration avec le Musée d'archéologie et
d'histoire de Montréal, Pointe-à-Callière
Une activité littéraire, pour grands et petits, à l'occasion
de la présentation de l'exposition «Art et archéologie».
Conception et animation : Sylvain Dodier

Dimanche 11 mai, à 16 h

LIVRES ET TAMPONS D'ARTISTES

Une présentation du Centre international d'art
contemporain
Littérature et arts visuels : lancements, expositions et
lectures.

Lundi 12 mai, à 17 h

HAÏKUS, POÈMES EN TROMPE-L'ŒIL

Vernissage d'une exposition présentée jusqu'au 18 mai.
Conception : Jeanne Painchaud

Lundi 12 mai, à 20 h

L'EMPREINTE DES SIGNES

Spectacle mettant en scène la pianiste Margaret Leng
Tan et des écrivains canadiens d'origine asiatique.
Mise en scène : Martine Beaulne

Mardi 13 mai, à 17 h 30

L'ÉCRITURE EXPÉRIMENTALE SUR INTERNET : UTOPIE OU RÉALITÉ VIRTUELLE ?

Débat animé par Jean-Hugues Roy.

Mardi 13 mai, à 20 h

CORPS ET ÉCRITURE

En collaboration avec l'Agora de la danse
Spectacle de danse et de littérature.
Direction artistique : Aline Gélinas et D. Kimm

Mercredi 14 mai, à 20 h

L'ÉTAT DES MOTS

En collaboration avec la Writers' Union of
Canada et *La vache enragée*
Spectacle mettant en scène des écrivains québécois
d'origines culturelles diverses.
Mise en scène et animation : Nathalie Derome

Jeudi 15 mai, à 17 h 30

L'ART ET L'ARGENT

Débat animé par Laurent Laplante.

Vendredi 16 mai, à 20 h

LA NUITÉRAIRE

Soirée de clôture incluant *LE BESTIAIRE*, un spectacle
réunissant sur scène trente écrivains, et les *DÉRIVES*
POUR VOYEURS CONSENTANTS, une création
théâtrale, poétique et insitée.Conception et mise en scène (*Le Bestiaire*) : D. Kimm
Conception et mise en scène (*Dérives pour voyeurs*
consentants) : D. Kimm
et Dennis O'Sullivan

JEUNES JOURNALISTES

Un bourdonnement de poésie

MICROCOSMOS

Documentaire réalisé par Marie Pérennou et Claude Nuridsany
Musique originale: Bruno Coulais
France, 1996, 75 minutes

NANCY BOIVIN — 1^{er} PRIX
COLLÈGE DE SAINTE-FOY

«Les fleurs sont belles non pas pour nous, mais pour séduire les insectes.»

Marie Pérennou

D'une splendeur noire inouïe, les insectes déploient enfin leurs ailes au grand écran. Jusqu'à maintenant, l'utilisation cinématographique de la gent ailée ne se limitait qu'à des rôles de monstres venimeux et d'invasisseurs de sous-sol. Claude Nuridsany et Marie Pérennou, couple de biologistes français et réalisateurs de *Microcosmos*, nous apportent une vision non scientifique et surtout pacifiste de cet univers grouillant de créativité et d'ingéniosité. *Microcosmos* nous introduit dans un monde inconnu où l'homme ne peut se soustraire lui-même à devenir coléoptère, lépidoptère ou diptère. Dans la revue *Première*, Jacques Perrin, producteur du film, explique la démarche des cinéastes: «Marie et Claude m'ont raconté vouloir faire découvrir un monde proche et inaccessible en partant d'une contrainte dramaturgique: unité de lieu, de temps et d'action. Ils voulaient tourner sur quelques mètres carrés et ce cela ressemble à un film réalisé sur la plus lointaine des planètes.» C'est en effet un merveilleux voyage initiatique où le cinéphile navigue au cœur même d'une fourmilière de découvertes fascinantes. Le spectateur butine d'image en image, témoin de ce petit peuple qui aime, travaille et se protège. En fait, ce peuple possède plusieurs points communs avec notre société. Il suffit de regarder sous nos pieds.

Armés de courage et surtout de patience, les réalisateurs du film réussissent avec brio à nous secouer les puces face à notre négligence envers ces petites créatures fragiles, à nous réconcilier avec cette faune bigarrée. Plus de quinze ans de recherche, trois ans et demi de tournage et une facture globale de 25 millions de dollars ont abouti à ce chef-d'œuvre visuel où chaque image parle d'elle-même, sans la présence de narration. L'insecte n'est plus considéré comme une bestiole mais comme un «individu» possédant un destin. Malheureusement, ce destin est proportionnel à sa taille. Une existence très éphémère guette la plupart des espèces. Chaque jour correspond à une année. Le défilement des images à la projection réussit à merveille à recréer cette notion du temps quelque peu étrange que vivent les insectes. L'espace temporel du film accélère et ralentit à la fois notre perception visuelle transposée à travers les yeux d'un insecte. Les fleurs s'ouvrent et se referment rapidement, en quelques secondes, alors que les gouttelettes d'eau gigantesques et lourdes ruissellent lentement le long de la coquille de la coccinelle.

Microcosmos est également un film où se mêlent la sensualité, la vie de famille et les conflits interpersonnels. La spontanéité tant recherchée chez les acteurs ne peut être qu'innée chez les insectes. J'ai éprouvé un choc esthétique lors de l'étreinte nuptiale de deux escargots, une scène d'un érotisme surpassant toutes les théories du *Kama Sutra*. L'humour également se pointe le bout des antennes dans certains passages-clés du film. Je n'ai qu'à penser à la scène inoubliable du scarabée sacré titubant avec sa boule de crottin. On croirait du Chaplin ou du Keaton, en version minimaliste. Avec un banal moustique, nous assistons à l'émergence de la Dame du Lac, apparition de rêve au yeux de Sir Lancelot. Étonnante Vénus, la libellule se dresse gracieusement au centre de l'étang, déployant lentement ses ailes tapissées de rosée. Circulant en parallèle comme sur un boulevard en pleine heure de pointe, un groupe de chenilles, véritable spirale de petits véhicules velus, rappellent la complexité, la densité et la rigueur du système routier. On se croirait à l'étoile de l'arc de Triomphe de Paris...

Sous ses allures de documentaire, *Microcosmos* n'a rien à voir avec les pittoresques courts métrages interminables de l'abbé Proulx et de la Mutuelle d'Omaha. Certains reprocheront au film le manque d'information sur les insectes et leur mode de vie. Pour ma part, je me fous carrément d'ignorer que telle ou telle scène parle du diabolin ou des notonectes. Jacques Perrin l'a bien dit: «Le film n'est pas un cours de sciences naturelles. Les enfants passent des heures à regarder sur l'herbe sans savoir le nom des insectes qu'ils voient.» Il faut donc laisser notre imagination d'enfant interpréter ce que nous voyons. Les couleurs, la composition formelle des images que je vois de mes yeux de graphiste avertie deviennent imagées et poétiques sous mes yeux de petite fille. Si on dit que les petits peuvent voir grand, ce film démontre admirablement que les grands peuvent aussi voir petit.

Fluide, la musique originale de Bruno Coulais, en coproduction avec Laurent Quaglio, accompagne admirablement bien les scènes qui oscillent entre le comique et le tragique. L'orchestration, à la hauteur de la qualité photographique des images, crée une homogénéité parfaite entre les bourdonnements et stridations des insectes, le chant naïf d'un jeune garçon, la sensualité d'une chanteuse d'opéra. On pourrait à la rigueur comparer la féérique trame sonore de *Microcosmos* à la musique du spectacle *Quidam* du Cirque du Soleil. La simplicité des lignes mélodiques autant pour *Microcosmos* que pour *Quidam* s'inspire de l'imagination des enfants. Elles ponctuent l'intensité, le drame, le ridicule, l'apaisement au rythme du mouvement des insectes: les fleurets s'entrechoquent chez les maîtres escrimeurs, les lucanes, les lucanes; pendant qu'une fourmi s'affaire à garnir le garde-manger souterrain, on entend en sourdine les pas de ses milliers de consœurs; à peine sortie de son alvéole, l'abeille, défiant les lois de la physique, étrenne furieusement ses ailes dans un «vacarme» qui nous laisse bouche bée. C'est une grande symphonie visuelle miniaturisée par sa simplicité et sa naïveté.

Microcosmos, design visuel haut de gamme et poésie enfantine, est aussi une leçon philosophique. À la suite du visionnement, mon orgueil d'artiste en a pris pour son rhume. J'envie la dextérité de l'araignée à fabriquer sa toile, l'ardeur au travail des fourmis, l'élégance des papillons et la force des scarabées. Je me sens maintenant coupable de les écraser impunément sous mes pieds. Le peuple de l'herbe inspire la créativité. Dorénavant, je m'inspirerai des couleurs du papillon nocturne, de la finesse des nervures des ailes de la libellule, des jeux de lignes psychédéliques des chenilles pour parfaire mon art, celui du design graphique. Félicitations à Marie Pérennou et Claude Nuridsany d'avoir cru en leur rêve. La magie jadis du film de Luc Besson *Atlantis* renaît merveilleusement sous un bourdonnement de poésie. À voir absolument et à souhaiter une version sur écran Imax.

Le Devoir présente aujourd'hui les résultats de la deuxième édition de son Grand Concours de journalisme. Créé en 1995 pour marquer le 85^e anniversaire de fondation de notre journal, ce concours veut être un pont entre le monde de l'éducation et celui du journalisme afin que la relève puisse se manifester et exprimer son talent. Destiné aux étudiants du niveau collégial, ce concours suscite un vif intérêt dans plusieurs cégeps. En tout, 125 textes ont été analysés par les responsables du concours. Les participants devaient soumettre un article critique de 800 mots sur un événement de nature sociale ou culturelle. Ce pouvait être une critique d'un film, d'un livre, d'une exposition ou d'un événement sportif.

Les travaux des huit finalistes ont été retenus et soumis à un jury présidé par Colette Baribeau et dont les quatre autres membres étaient Huguette Lachapelle, Lise Bissonnette, Odile Tremblay et Éliane Labrecque. Les trois textes primés sont l'œuvre de trois étudiantes qui sont, dans l'ordre, Nancy Boivin, du Collège de Sainte-Foy, Geneviève Cloutier, également du Collège de Sainte-Foy, et Catherine-Maude Khayat, du Collège Jean-de-Brébeuf. On lira dans cette page leurs textes. Nos félicitations aux lauréates ainsi qu'aux cinq autres finalistes, soit Majorie Champagne, David Jobin, Véronique Linteau, tous trois du Collège de Sainte-Foy, Marie-Josée Garand, du Collège Lafèche, et Stéphane Leclair, du Collège Lionel-Groulx.

Le Devoir remercie ses partenaires dans ce projet. En premier lieu, la Fondation du Devoir et l'Association québécoise des professeurs de français, qui ont été les instigateurs du concours et qui cette année encore ont vu à sa réalisation. Puis les commanditaires, Loto-Québec, Hydro-Québec, les Dictionnaires Le Robert, Guérin Éditeur limitée et le Musée Stewart. Il faut aussi remercier tous les professeurs de français qui ont appuyé activement les participants au concours.

La seringue ou la vie

FERROVIPATHES: L'ILLUSOIRE LIBERTÉ

Ferrovipathes (Trainspotting). Réalisation: Danny Boyle. Scénario: Danny Boyle et John Hodge, d'après le livre d'Irvine Welsh. Avec Ewan McGregor, Ewen Bremner, Jonny Lee Miller, Kevin McKidd, Robert Carlyle, Kelly Macdonald. Écossais, 1995.

GENEVIÈVE CLOUTIER — 2^e PRIX
COLLÈGE DE SAINTE-FOY

«Choisir la vie. Choisir un job. Choisir une carrière. Choisir une famille. Choisir une putain de grosse télévision. Choisir une machine à laver, des voitures, des lecteurs de disques compacts et des ouvertures électriques. [...] Choisir le futur. Choisir la vie... Mais pourquoi voudrais-je faire une telle chose?»

C'est sur cette pensée à-quoi-boniste que nous engage le réalisateur écossais Danny Boyle dans le tunnel envoûtant de son deuxième film, *Trainspotting*, inspiré du roman éponyme de son compatriote Irvine Welsh. Le livre audacieux et universel de Welsh ayant acquis une notoriété phénoménale auprès des jeunes, son adaptation au grand écran par les pères du populaire *Petits meurtres entre amis*, soit Boyle et le scénariste John Hodge, ne pouvait qu'assurer le succès de cette production, seconde réflexion du duo Boyle-Hodge sur la morale, l'amitié et la liberté telles que conçues par de jeunes Écossais. Le titre français, traduit par le néologisme *Ferrovipathes*, renvoie selon toute vraisemblance à cette manie juvénile des années 1990 de retenir les horaires des trains et leurs destinations, astuce par laquelle les fugueurs se ménagent un point de fuite.

Concocté avec autant d'humour noir et de sarcasme que *Petits meurtres entre amis*, *Ferrovipathes* relate une tranche de la vie d'un jeune habitant d'Édimbourg, Mark Renton, et de ses soi-disant copains, Spud, Sick Boy, Begbie et Tommy. Plus accros à l'intensité de la vie qu'à la vie elle-même, ces personnages irresponsables, et qu'on sent parfois un peu fêlés, ont décidé d'oublier leurs limites et de jouer de leur forfait terrien en évitant le système, même s'ils doivent en mourir. Comme le dit Renton au tout début du film, «choisir la vie» comme il est convenu de le fai-

re n'est pas un horizon envisageable, du moins pas de prime abord.

Renton, brillamment campé par un Ewan McGregor passé maître dans le style savoureusement grinçant des personnages des films de Boyle (on avait également pu l'apprécier dans *Petits meurtres...*), nous entraîne dans le wagon de sa vie d'héroïnomane, nous présentant au passage ceux et celles qui occupent les compartiments connexes. Sans faire de publicité à cette drogue supposément «plus jouissante que le meilleur des orgasmes multipliés par mille» qu'est l'héroïne, *Ferrovipathes* montre, par d'habiles jeux de caméra, les effets de l'extase qu'elle procure, tout en offrant certains aperçus des conséquences morbides qui s'ensuivent et qui, elles, n'ont rien de réjouissant. Le film dénonce également l'attitude hypocrite et méprisante du système à l'égard de la population britannique. L'absurdité de la vie des personnages, pourtant d'un réalisme pathétique, est heureusement exposée de façon à nous faire rigoler plutôt que pleurer.

Les murs du wagon-film sont tapissés de scènes subtilement hilarantes, superposées à de lugubres réalités. On pense, entre autres, à ce plongeon de Renton dans une cuvette des «toilettes les plus sales d'Écosse» afin de retrouver ses suppositoires «à l'opium» ou, encore, à l'overdose du même Renton, à la mise en scène filmographique très créative et esthétique de ses hallucinations. Ce décor mobile, doublé d'une trame musicale (Lou Reed, Pulp, Brian Eno et autres) dont la puissance d'évocation l'élève au rang de personnage, conduit le passager jusqu'au bout de l'aventure drôlement triste de ces jeunes délinquants, sans même lui donner envie de descendre du train.

Quarante ans après la sortie du film *Jeune homme en colère* et 25 ans après celle d'*Orange mécanique*, qui avaient tous deux été le sujet de nombreuses polémiques, *Ferrovipathes* ravive le débat sur les conceptions qu'ont actuellement les jeunes Occidentaux de leur société et du futur qui les attend. Mais si le critique du *Times* de Londres criait à l'indécence le jour de la sortie de *Ferrovipathes*, affirmant que ce dernier «pourrait rendre le même service à la drogue que celui qui rendit à la violence le film de *Kubrick*», le public lui donna tort en évitant de ne capter le message qu'au premier degré. Ainsi, le film s'attira l'attention des médias et des foules grâce avant tout aux bonnes

critiques qu'on lui consacra. D'autant plus que les «héros» inomanes de l'histoire, soit Renton, Spud et Sick Boy, alimentent avec la drogue une relation plus ou moins sérieuse, instable, et, qui plus est, ayant pour principale raison d'être le désennui savoureux. Ceci dit, les auteurs défendent leur position favorable aux stupéfiants consommés à des fins davantage exploratoires qu'échappatoires en éliminant lentement et douloureusement Tommy, le seul personnage sorti sain de corps et d'esprit de l'adolescence, qui décidera d'adopter le train-train de la toxicomanie afin d'oublier ses amours déçues.

Ainsi, on pourrait résumer la pensée des auteurs en disant que la drogue ne devient nocive que si l'on s'en sert pour se dérober. Philosophie certes choquante mais fort attrayante pour les «mangeurs d'étoiles» de tout acabit. Comme pour *Orange mécanique*, un culte aura pris naissance autour de *Ferrovipathes* grâce au mariage de la musique, du ton cynique et des valeurs marginales qu'il diffuse. Éléments ne manquant pas d'accrocher à coup sûr la très grande majorité des jeunes Occidentaux, qu'ils soient sages ou à l'image des personnages du film, personnages qui ne sont d'ailleurs que des jeunes ordinairement marginaux, à court d'intérêts, de possibilités. Révoltés à leur façon, assoiffés de liberté et de plaisir, ils nous font vivre l'expérience des limites par procuration, arrivant, sans prêcher, à la conclusion selon laquelle le droit et rangé chemin est peut-être bien le meilleur après tout.

Sorti à une époque où la peur s'avère prudente et pour laquelle le mot d'ordre est «protégez-vous de tout», *Ferrovipathes* permet une évasion, une thérapie par le rire, même si l'action n'est pas toujours drôle. Devenu, en quelque sorte, symbole de liberté et de positivisme contrant la noirceur de l'avenir, le film écossais a même servi d'objet de «réconciliation», de trêve entre les policiers de la ville de Québec et les jeunes du carré d'Youville, les premiers ayant invité les seconds à l'avant-première du film l'été dernier (1996).

Film sur la vivacité, sur l'amitié et la fausse amitié, sur l'ennui et les façons de l'éloigner, film sur les pulsions et leur écoute, sur la voie dictée et la voix entendue, *Ferrovipathes* est plus qu'une simple fresque colorée sur les joies de la drogue: une brillante illustration des revers d'un mode de vie marginal, alimenté d'une liberté illusoire.

La censure au grand jour

CATHERINE MAUDE KHAYAT — 3^e PRIX
COLLÈGE JEAN-DE-BRÉBEUF

La censure existe. Elle est là, omniprésente, silencieuse mais implacable. La pièce de théâtre *Teatr*, basée sur le livre *Roman théâtral* de Mikhaïl Boulgakov, adapté par Sophie Renaud et présenté par Le Théâtre de l'Opis, crie la révolte d'un écrivain russe du début du siècle, pris dans le cercle infernal du totalitarisme. En plus d'être un puissant appel à la réflexion et à la prise de conscience des effets de la censure, *Teatr* est en quelque sorte une autobiographie de l'auteur qui, ayant vécu sous le régime stalinien, s'est souvent vu forcé, sous peine de représailles, de modifier ses écrits.

Serguéi Léontievitch Maksoudov, personnage principal de la pièce, termine l'écriture d'un roman. Celui-ci représente d'ailleurs toute sa vie. Rencontrant éditeur après éditeur, il y fonde ses espoirs les plus profonds, désirant voir son nom s'ajouter à la liste des auteurs célèbres. Cependant, tous ses efforts semblent vains; Maksoudov accumule les refus de publication. Puis, un jour, on accepte enfin son roman, à condition qu'il soit transformé en pièce de théâtre. À partir de ce moment, la vie de Maksoudov devient infernale. Méprisé par des amis jaloux il est aux prises avec un directeur de théâtre aux idées farfelues, qui remanie sa pièce comme bon lui semble. Ce dernier, pour éviter de choquer, pour se soumettre au style conventionnel, modifie tout et crée une œuvre diamétralement opposée à ce que souhaitait Maksoudov. Finalement, après de longs mois de travail, la troupe réussit péniblement à mettre sur pied un spectacle conforme au désir de l'auteur. Cependant, la première représentation à peine terminée, tout s'écroule brusquement. Un obstacle

avait été oublié: la censure, qui allait transformer le rêve de Maksoudov en un cauchemar affreux.

Serge Denoncourt, par une mise en scène particulièrement intéressante, réussit à faire de *Teatr* un véritable joyau. L'opposition créée entre les personnages secondaires et le personnage principal force le public à s'identifier à ce dernier. En effet, seul Maksoudov, interprété par Benoît Brière, semble avoir un comportement normal. Les autres, tous trop extravagants pour être réels, accentuent l'attachement du public au héros. Ses peurs, ses tristesses, son désespoir deviennent les nôtres. Cependant, les gestes exagérés et comiques des personnages secondaires viennent alléger une situation tragique qui, sans eux, aurait pu devenir très lourde. Par contre, certains éléments burlesques semblent parfois excessifs: le tic nerveux du réceptionniste du Théâtre indépendant, tout d'abord amusant, devient à la longue franchement désagréable. Hormis ces détails, le jeu des comédiens est excellent, sûr et bien en place, ce qui, pour Jacques Godin, incarnant le rôle du metteur en scène excentrique Ivan Vassiliévitch, représente un tour de force puisqu'il remplaça Jean-Louis Roux à pied levé, dix jours avant la première.

Les costumes des acteurs, judicieusement choisis, intensifient l'effet d'identification au personnage de Maksoudov. Son costume, seul vêtement sobre parmi tant d'accoutrements insolites, attire l'attention par sa simplicité. Sans apparat superflu, Benoît Brière se dévoile ainsi, naturel, aux yeux du public. On remarque par ailleurs qu'aucune des tenues ne représente, de façon particulière, la culture russe. En ne donnant ni âge, ni couleur, ni race, ni nom à la censure, Denoncourt renforce donc son message: «Nous allons vous raconter une histoire russe qui pourrait tout aussi bien être sud-américaine, tchèque ou... québécoise.»

Le cauchemar que vit Maksoudov, Denoncourt le met en valeur tout au long de la pièce. Tout d'abord, l'éclairage souvent tamisé, sombre, rappelle la nuit, le désarroi d'un être face à un monde d'incompréhension. Cet atroce rêve qu'il ne comprend pas, Maksoudov n'en sort jamais. Le déplacement toujours ordonné des acteurs secondaires sur scène, leur répartition harmonieuse dans l'espace amplifient cette impression d'irréalisme. Leurs mouvements rappellent ceux d'une chorégraphie superbe, mais artificielle. Ils soulignent l'idée selon laquelle les acteurs secondaires ne sont que des figurines gravitant autour de Maksoudov, tous soumis à une force extérieure. Ces personnages, lors des tirades de l'écrivain, changent les décors de la salle et nous font instantanément passer d'un lieu à un autre, comme dans un rêve dont les scènes se succèdent rapidement.

Les extraits musicaux accompagnant l'action de la pièce ajoutent une certaine unité au spectacle. Par exemple, la reprise d'une même mélodie russe, au début et à la fin, crée un effet de cycle, comme si la boucle de la censure se refermait sur les personnages. Aussi, on entend, dès l'entrée sur scène de l'éditeur qui accepte de publier le roman de Maksoudov, l'opéra *Faust* de Gounod. Un rapprochement tout de suite s'impose à l'esprit du spectateur: le Méphistophélès de Goethe, personnage incarnant le diable, ne peut être que l'éditeur, à qui Maksoudov, pour quelques roubles, vend inconsciemment son âme...

Teatr est donc indubitablement une pièce remarquable. Le talent du metteur en scène, allié à celui des acteurs, rend cette production exceptionnelle. On ne peut qu'être touché par le jeu sensible de Benoît Brière, à travers qui la souffrance du silence se fait douloureusement sentir. Un appel à l'humanité, un cri de l'auteur, une lutte pour la parole. Une production à voir absolument!



La cérémonie de remise des prix du Grand Concours de journalisme de *Le Devoir* a eu lieu cette semaine à l'occasion de l'assemblée annuelle des actionnaires de *Le Devoir*. On reconnaît, dans l'ordre, Yves Laroche, professeur au Collège de Sainte-Foy, qui représentait Geneviève Cloutier, Catherine-Maude Khayat, Nancy Boivin, Colette Baribeau, présidente du jury, Huguette Lachapelle, présidente de l'Association québécoise des professeurs de français, Lise Bissonnette, directrice du *Devoir*, et Roger Boisvert, vice-président exécutif et directeur général de la Fondation du *Devoir*.

Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR

LA FONDATION DU DEVOIR

MUSÉE STEWART AU FORT DE L'ÎLE SAINT-HELÈNE

GUÉRIN

AQPF Association québécoise des professeurs de français

loto-québec

Hydro Québec

DICTIONNAIRES LE ROBERT Toute la richesse de la langue

ARTS

LES PETITS BONHEURS

Je vous écris aujourd'hui

LÉTTRES À QUELQUES-UNS

Paul Valéry
Gallimard
Collection «L'Imaginaire»
Paris, 1996, 251 pages

CORRESPONDANCE

1921-1968

Alexandre Vialatte/Jean Paulhan
Édition établie, préfacée et annotée
par Denis Wetterwald Julliard
Paris, 1997, 282 pages

Y a-t-il véritable enrichissement à lire les correspondances d'écrivain? Je connais des esprits fort curieux de littérature qui voient dans ce genre de fréquentations livresques une perte de temps.

Je serais quant à moi porté à penser qu'il en va, en cette matière comme en d'autres, selon les goûts que l'on a. D'aimer la correspondance de Voltaire ou de Stendhal ne vous oblige pas à trouver pareil contentement à celles de Zola ou de Proust, par exemple.

Les lettres à quelques-uns m'attiraient parce que la lecture du Journal de Léautaud m'a rendu attachante la figure d'un homme dont la froideur apparente m'a souvent rebuté. La Correspondance Vialatte/Paulhan s'imposait. Rien de ce qui touche l'auteur du *Fidèle Berger* et de ses chroniques sublimes d'intelligence et de finesse ne m'est indifférent. Nul doute, tout ce qui touche à cet Auvergnat m'est un baume.

Les lettres de Valéry ont été écrites entre 1899 et 1943. Elles ont parfois été dictées par l'amitié — celles du début surtout — ou par les exigences de la vie littéraire. Déjà alerté par la lecture de Léautaud qui évoque souvent la transformation qui s'effectue chez son ami à mesure que son statut d'écrivain s'affermait, je n'ai pas été étonné de constater une évolution dans le ton des lettres. Le jeune homme de 18 ans qui envoie timidement ses poèmes à des revues n'a presque rien à voir avec l'académicien sollicité un peu partout qu'il deviendra.

En 1915 — il a alors 44 ans — Valéry confie à son ami A. A. Coste: «Ma nature est extrême, changeante; je ne puis même compter sur la constance de mes dépressions.» Douze ans plus tard, à André Fontaines: «Bons ou mauvais, je n'aime pas les souvenirs. Les mauvais sont pénibles. Les meilleurs sont les pires. Je crains de me revoir et je fais ce qui fut.»

Très conscient de son importance dans le monde des lettres, l'auteur de *Monsieur Teste* ne se laisse pas facilement abuser. A propos d'une interview parue en revue et dont le texte ne lui avait pas été soumis avant publication, il écrit: «Elle ne m'a pas été soumise et... je ne réponds que de ce que je signe, et non de la mémoire de ceux qui m'interrogent.»

Quand il quitte le ton légèrement condescendant qui teinte la correspondance de la fin de sa vie, Valéry est à l'occasion étonnamment humble. A propos d'un critique qui rapproche son œuvre de celle de Bergson, il avance: «Je ne vois contre lui que le fâcheux penchant de se griser aussi du vin de ma petite vigne, et je vous avoue que je ne sais comment il peut accorder dans son ivresse l'une et l'autre boisson, le Château-Bergson et ma piquette.»

Les destinataires des lettres sont

multiples. On y rencontre des inconnus — probablement célébrés en leur temps — mais aussi Larbaud, Léautaud, Pierre Louys, Fargue, Marcel Schwab, Mallarmé, Debussy.

On comprend que l'intérêt que l'on peut prendre à ces missives dépend de la curiosité que l'on a d'un monde littéraire disparu. Mais il y a plus que l'aspect sociologique comme bien l'on pense. Valéry était un grand épistolier et ses lettres se situent à une certaine hauteur de pensée et d'écriture.

Une croisade pour Kafka

Il est question de Valéry dans la *Correspondance Vialatte/Paulhan*. Dans sa croisade pour assurer l'illustration et la défense de l'œuvre de

Kafka en France, Vialatte veut l'appui de deux écrivains français en renom. Gide accepte illico, Valéry fait répondre par son secrétaire qu'il ne connaît pas les écrits de l'auteur du *Château*. Gide non plus, mais ce dernier a moins de scrupules.

Des propos échangés entre Vialatte et celui qui devient petit à petit l'émulsion grise de la N.R.F., on retient que le traducteur de Kafka écrivait de longues lettres pendant que Paulhan se contentait de billets souvent laconiques. Vialatte vivait paisiblement. Ses traductions lui rapportaient peu, ses romans à peine davantage. En règle générale, il se plaignait. Paulhan accepte régulièrement d'intercepter en sa faveur auprès de Gaston Gallimard, familièrement appelé G. G.

L'éditeur était-il si âpre au gain et si dur en affaires que l'imaginaire Vialatte? On l'ignore. Il est certain toutefois que seule l'obstination, le dévouement du traducteur ont permis à son éditeur d'acquiescer les droits d'une œuvre d'une importance aussi capitale.

Un écrivain tourmenté

Pour qui aime l'auteur des *Dernières Nouvelles de l'homme*, il est inquiétant de voir évoluer un écrivain essentiellement tourmenté. Vialatte est partagé entre l'admiration totale qu'il porte à l'œuvre du grand écrivain tchèque et le désir d'écrire des romans de son cru. Il demande des avances, qu'on lui accorde parfois, obtient quelques bourses, quelques prix, mais pendant de nombreuses années c'est la course pour assurer la survie. Perfectionniste, il accumule les retards, ne respecte pas les échéances. Paulhan a beau l'assurer de son soutien, lui prouver sa fidélité, rien n'y fait. Vialatte est un inquiet.

À ceux qui s'imaginent que ses chroniques sont écrites toutes de primesaut, avec aisance, il est bon de recommander la lecture de ses lettres qui respirent le doute, la douleur. Vialatte apparaît comme un être essentiellement fragile, un être qui a besoin d'être rassuré à tout prix. À ce chapitre, la présence de Paulhan paraît fort chaleureuse. Il aurait compris que l'écrivain qui se dressait devant lui était un homme d'élite.

En plus des lettres que se destinent les deux hommes, on trouve dans ce livre des communications de Max Brod, de Gide, de Gaston Gallimard et de Julien Monod. Ce sont celles de l'ami de Kafka qui sont de loin les plus éclairantes, Brod étant un apôtre dévoué.

Faut-il lire les correspondances d'écrivain? Ces deux recueils nous inclineraient à répondre par l'affirmative.

«Je ne répons que de ce que je signe»

LA VIE LITTÉRAIRE

Le Salon de Québec à l'automne

LE DEVOIR

Traditionnellement présenté au printemps, le Salon du livre de Québec deviendra, à compter de septembre, un événement automnal qui sera combiné à la nouvelle Foire internationale du livre en sciences humaines et sociales de Québec, dont la mise en place avait été annoncée à la fin du dernier Salon. Si la première édition automnale de l'événement avait eu lieu à cause des disponibilités du nouveau Centre des congrès de Québec, l'accroissement de la clientèle et l'avis des partenaires consultés ont amené le conseil d'administration à rendre permanent ce changement de calendrier. La première édition du Salon double aura donc lieu du 17 au 21 septembre prochain.

Une nouvelle maison d'édition

Les animateurs des Éditions Balzac et de l'ancienne équipe des Éditions du Griot fondent Balzac-Le Griot éditeurs. La maison d'édition, de propriété entièrement canadienne, débute ses activités dès ce printemps au Québec. En France, c'est à

l'automne que des locaux seront ouverts à Chinon (Indre-et-Loire), avec un bureau éditorial à Paris. L'initiative s'explique par une volonté d'ouvrir le marché français aux produits québécois, tout en enrichissant la nouvelle maison d'édition des collections particulières propres au marché français.

Les lecteurs du Quichotte

Benito Mussolini, François Mitterrand, Adolf Hitler, Ronald Reagan et plusieurs dizaines d'hommes d'État ont envoyé un exemplaire dédié de *Don Quichotte* au Centre Cervantès d'El Toboso, un village de 2200 habitants à 150 kilomètres au sud de Madrid.

Ce gros bourg agricole possède une collection unique au monde: plus de 200 éditions du roman de Cervantès dans 38 langues, parmi lesquels le persan avec un exemplaire signé du chah d'Iran.

L'initiative revient à un maire, Jaime Martineq, qui, dans les années vingt, avait l'ambition de faire d'El Toboso un centre culturel international à la gloire de Cervantès et ses personnages.

Avec AFP

ARTS VISUELS

Parcours

Quand il reste une multitude de choses à voir

BERNARD LAMARCHE

En cette fin de semaine de festivités, gracieuseté de nos chères mamans, vos activités ne seront peut-être pas tournées aussi sérieusement que d'habitude vers les arts visuels. Vous aurez tort, parce qu'après le mois torride qu'on vient de passer, du moins pour ce qui est du monde des galeries et des musées, il reste une multitude de choses à voir. On vous sert aujourd'hui une brochette d'expositions qui mérite votre considération des plus distinguées. Ces expositions vous reposeront les jambes (!), épuisées qu'elles seront à vous trimballer d'atelier en atelier pour le second des quatre week-ends des Ateliers s'exposent 1997. Des kilomètres de trottoirs en perspective. Attention: sauf pour les travaux de Raymond Gervais chez Rochefort, jusqu'au 17 mai, la plupart de ces événements doivent fermer les livres dès cette fin de semaine, si ce n'est pas dès aujourd'hui. Et vogue la galère.

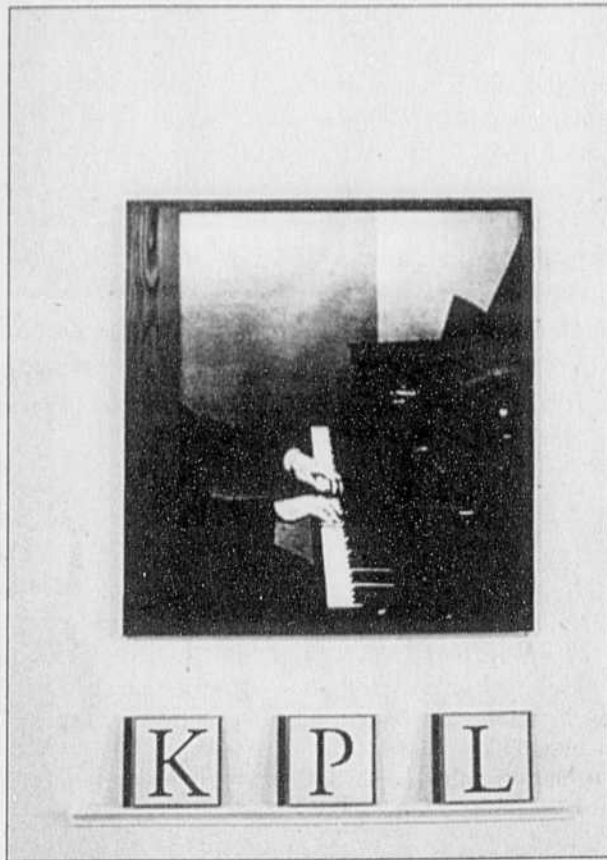
L'ŒIL ACOUSTIQUE

Raymond Gervais
Galerie Rochefort
366, rue Lemoyne, 1^{er} étage
Jusqu'au 17 mai

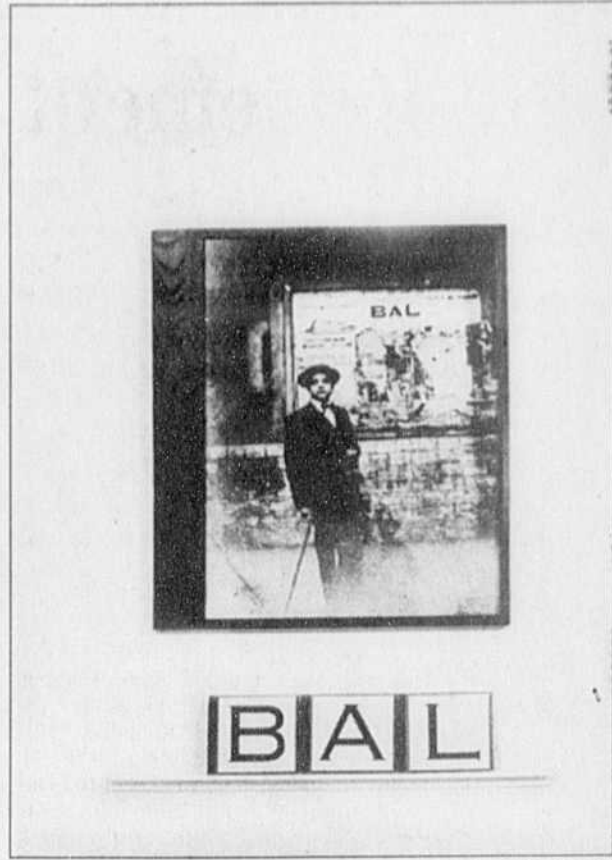
Débutons cette virée du côté du Vieux-Montréal. Si vous avez raté la dernière exposition de Raymond Gervais à la chapelle du Bon Pasteur le mois dernier, vous pouvez toujours le rattraper à la Galerie Rochefort. L'art de Gervais est un art de commémoration. À la sophistication sans cesse grandissante de la technologie, il oppose la mémoire des maîtres anciens de musique et une nostalgie du tourne-disque et du gramophone. Par la formule de l'hommage, il tire du tombeau, en de très belles élégies, des noms propres de compositeurs, d'interprètes, de danseurs, d'écrivains, etc., et les réunit en d'impossibles rencontres, dont la probabilité s'avère à la surface de pochettes de disques (compacts dans certains cas). Rue Sherbrooke, Gervais avait accroché près de 200 boîtiers de disques-compacts proposant conceptuellement la rencontre de personnages disparus, impliqués de façon imaginaire dans la lecture, l'interprétation, l'écoute d'œuvres n'appartenant pas à leur époque.

De cette installation silencieuse — *Le Théâtre du son* — résonnait la capacité du spectateur à produire les sons de ces chocs inusités. Ces rencontres faisant fi des tranches du temps, évoquaient des œuvres (par exemple, «Johann Sebastian Bach écoute Glenn Gould», ou «Frédéric Chopin joue John Cage») ou en refaisaient la lecture rétrospectivement. Dans une récente entrevue, Gervais explique qu'il «produit des concerts imaginaires, surtout sous forme de disques imaginaires». Devant ces suggestifs tracés d'étiquettes, on aurait pu penser que la quantité de jumelages venait quelque peu épuiser l'ensemble et en diluer la saveur. Les percussions (les effets) se perdaient dans les échos agités de la fanfare. Plus forte parce que mieux ciblée, l'exposition chez Rochefort poursuit la réflexion de l'artiste sur les fictions perdues de l'histoire.

Là, Gervais rend hommage à Anna Akhmatova, Alberto Giacometti, Alfred Jarry, William Kapell, Man Ray, Cesare Pavese et Alberto Savinio (frère méconnu de Giorgio de Chirico). Alliant l'image, le texte et l'absence de sons, Gervais s'introduit doucement dans certains des drames et anecdotes de la petite histoire des arts du XX^e siècle. Reprenant le portrait que le douanier Rousseau avait fait de lui en 1895 et dont Alfred Jarry avait découpé et retiré son propre visage, Gervais place dessous les lettres U-B-U, imprimées respectivement sur les pochettes de trois DC. Avec le Disque d'Alberto Giacometti, dont il reprend la phrase «tous les vivants étaient morts» tirée d'un texte où le sculpteur décrit un disque-installation de sa



Raymond Gervais, *Le Théâtre du son*, 1997.



PHOTOS PAPIER GRIS

conception, jamais réalisé. Gervais établit peut-être le *modus operandi* de toute l'exposition, à savoir la contraction, temporelle, sonore et visuelle.

Un hommage touchant

L'hommage au pianiste William Kapell décédé tragiquement en 1953 est sans doute le plus touchant: ayant tronqué son portrait au piano de manière à ne laisser voir que ce par quoi l'art de Kapell prenait vie, à savoir ses mains, Gervais a aussi tronqué le nom propre du musicien, pour ne laisser que sa fragmentation homophonique, K-P-L. Ailleurs, les lettres retenues (toujours trois) en légende des images (encadrées comme des boîtiers de disques compacts), proposent des onomatopées — BOP, les trois dernières lettres en russe du poème *Le Verdict* de Anna Akhmatova, aussi en hommage à Charlie Parker, inventeur de cette forme moderne du jazz —, affichent une écriture phonétique — «æ-j», sous le fragment d'une image de Man Ray —, ou encore B-A-L, un jeu anagrammatique sur les trois premières lettres du prénom d'Alberto Savinio (trois lettres musicales reprises dans le portrait de l'écrivain, musicien et peintre).

Reste le pouvoir refusé aux yeux dans *La mort viendra...* Superbe extrait d'un texte de Cesare Pavese composé le 22 mars 1952, quelques temps avant son suicide, récupérée sur une plaque où notre regard est retourné, vide, par un miroir placé à juste hauteur, il glace: «La Mort viendra et aura tes yeux.» D'écriture sonore en sons scriptés, Gervais puise au sein d'une vaste culture historique pour provoquer des collisions poétiques dans l'éventail d'érudition qui est lui est propre. Et qui a dit que l'art «savant» ou intellectuel était froid?

IMAGES ET PROPOS

MOBILES (1995-1997)

Louis Couturier
et Jacky Georges Lafargue
Quartier Éphémère, 16, rue Prince
Jusqu'à demain

Vous les avez peut-être déjà croisés dans la rue ces deux-là. Adeptes des interventions en public, le duo, comme leur prêtre-nom l'indique — Attitudes d'artistes —, manipule la rhétorique publicitaire et tout ce qui a trait à l'image sociale que peuvent avoir les artistes et tout ce qui touche à une forme de bohème. Vus promenant dans les rues des affiches perchées au-dessus de leurs têtes faites d'anonymes portraits associés à des slogans accrocheurs («disparaître, réussir», «indifférent, il



Attitudes d'artistes (J. G. Lafargue & L. Couturier). Installation de Images et propos mobiles, 1997.

C'EST EN SUIVANT

LA FRONTIÈRE,

EN LONGEANT LA SURFACE

Stéphane Gilot
Galerie Dare-Dare
460, rue Sainte-Catherine Ouest
Local 505
Jusqu'à demain

On redresse la barre et on monte vers le sud. Chez Dare-Dare, si vous n'avez pas encore vu le mur qu'a érigé dans l'espace Stéphane Gilot, jeune artiste belge nouvellement arrivé à Montréal, courez-y dès maintenant. Gilot a construit un immense mur courbe, recouvert d'argile, qui avale littéralement la moitié du petit espace de la galerie. Sauf peut-être Massimo Guertera qui encore ne s'approchait pas de l'effet monumental de l'œuvre de Gilot, jamais, depuis l'ouverture des nouveaux locaux de la galerie, un artiste n'a réussi à en utiliser aussi bien l'espace restreint. Se présentant comme le fragment d'une immense colonne traversant tout l'édifice, l'œuvre remet en question avec brio les notions d'échelle, d'espace, de perception et de support (on pense aussi à la peinture monochrome). L'avancée inquiétante de ce colosse semble irrésistible, la découpe parfaite des éléments d'architecture (tuyauterie, murs, planchers) ajoute à l'effet d'absorption. Pour ce jeune dont c'est le premier solo, il s'agit d'un très bon coup.

POINTS DE SUSPENSION

Galerie Circa

372, Sainte-Catherine Ouest
Local 444
Se termine aujourd'hui

Point de suspension, c'est une exposition-bénéfice regroupant les artistes membres du Centre d'artiste Circa. C'est donc le thème qu'ont privilégié les organisateurs de la galerie pour suggérer aux artistes (une trentaine) la réalisation d'œuvres petit format. Donc, on fait le plus souvent dans la sculpture, vous l'aurez deviné, suspendue. Les artistes (Michel Goulet, Serge Lemoyne, Michel de Broin, Lu-

cie Duval, Guy Nadeau, Éric Daudelin, David Moore, Lisette Lemieux, Sylvie Fraser) se sont prêtés au jeu de la commande avec une relative docilité. Peu ont pris de revers l'assertion — il aurait pu n'y avoir point (pas) de suspension. De petits moments agréables vous attendent.

Point de suspension, c'est aussi un état précaire dans lequel beaucoup de galerie et de centres d'artistes sont pris économiquement. C'est également une manière de dire que l'on ne veut pas annoncer la suspension des activités de la galerie.

LINE OF TREES, BURNING

Michael Smith
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Local 502
Se termine aujourd'hui

Si vous aviez aimé ses empâtements paysagistes de peinture à la Galerie Waddington-Gorce en mars dernier, vous apprécierez sûrement la série de petites aquarelles que Michael Smith montre en face de la galerie René Blouin. Accompagnées d'un large tableau qui aurait bien figuré dans l'exposition inégale d'alors, l'imagerie récente de Smith, extraite de souvenirs de batailles de son père, reproduit des scènes abstraites de paysages dévastés par les explosions de la guerre. Les formats réduits de présent bien à cette apocalypse historique et picturale. Les notes, jouant comme des souvenirs rompus par les détonations, ajoutent à l'effet d'ensemble réussi. Plus constante, peut-être à cause du thème qui les chaapeute, ces images constituent une série plus rigoureuse. Saura bien compléter votre parcours. Fini aussi aujourd'hui.

Rectificatif

Parfois les plus belles intentions se retournent contre nous. Dans l'article du 26 avril dernier, sur l'exposition de sculptures anciennes que présente le Musée des beaux-arts d'Ottawa, une malencontreuse et fâcheuse erreur, surtout si vous vous êtes déplacés, a trouvé le moyen de percer notre vigilance qui pourtant veillait au grain. Le paragraphe d'introduction y laissait entendre que l'exposition *Pablo Picasso — Chefs-d'œuvre du Museum of Modern art* était déjà commencée. Voulaient bien faire, croyant informer le lecteur des activités complètes du musée en une formule bien placée, l'erreur s'est jetée au cou du chroniqueur pour le faire dévier de sa route. Sachez toutefois que cette exposition très attendue n'est prévue que pour 1998. Eh oui, pas avant 1998! Comme quoi on avait trop hâte de voir ces œuvres. Désolé, il faudra attendre.

GRAVURES ANCIENNES-CURIOSITÉS



Mimosa Pinson

1224, avenue Bernard Ouest,
Outremont (Québec)
Tél.: (514) 277-8645

CAROL LAVOIE

Figure-toi mon amour

Jusqu'au 27 mai

Espace 524

372, rue Ste-Catherine Ouest, Montréal, Québec
Horaire: jeudi à dimanche incl., 12 h 00 à 18 h 00

Oeuvres de
NICOLE TREMBLAY
Jusqu'au 21 mai
à la salle d'animation
de la bibliothèque d'Anjou
7500, avenue Goncourt, Anjou
Du lundi au vendredi 12h30 à 21h00, samedi
9h30 à 16h30, dimanche 13h00 à 17h00

LE DEVOIR

FORMES

Montée de sève et crise d'ado, pour les 15 ans du Musée des arts décoratifs

Loi des architectes, suite: amis lecteurs, vous êtes déjà plusieurs à nous avoir écrit vos réactions au projet de changement à la Loi sur les architectes de l'Office des professions qui autoriserait les technologues à signer des plans de 300 m² et de 3 étages, et n'importe qui des plans de 150 m² (voir Formes du 29 mars et page Idées du 25 avril). Nous rendrons compte très bientôt de vos réflexions, émotions, analyses. Ce débat, qui nous concerne tous, ne fait que commencer. Continuez à nous écrire (à mon nom) par lettre ou e-mail: devoir@cam.org

Poussée de croissance au MADM

musées des arts décoratifs de Montréal

Vendredi qui vient, les Montréalais découvriront les nouveaux locaux du Musée des arts décoratifs au centre-ville, «déconstruits» par la star mondiale de l'architecture muséale Frank Gehry, dont c'est le premier projet dans son pays natal. Surtout, ils connaîtront, avant Rome et Paris, Le Plaisir de l'objet, 200 parmi les plus folles des 4000 pièces engrangées par le MADM. Plus d'excuse pour ignorer l'ampleur fabuleuse de cette collection, internationale de contenu et de calibre, avec ce brin de fantaisie et d'anticonformisme qui reflète le caractère de son directeur, Luc d'Iberville-Moreau.

SOPHIE GIRONNAY

ne montre en forme de piment, un service à thé qui penche comme la tour de Pise, un autre qui ressemble à un bouquet de fenouil, un divan qui imite les gratte-ciel de Manhattan, derrière lesquels se couche le soleil... C'est sous la bannière de la fantaisie que le Musée des arts décoratifs de Montréal arrive en ville.

Pour inaugurer ses locaux nouveaux, au 2200 rue Crescent, il présente *Le Plaisir de l'objet*, une exposition de joie, de fougue et de luxuriance qui se veut un véritable manifeste anti-Bauhaus. L'école fondatrice de «Ce qui fut moderne» (selon le titre d'une autre exposition organisée par le MADM en 1993) en prend ici pour son rhume. Le plus est le moins? Le crime est l'ornement? Mon œil répondent en couleurs et en formes 200 pièces tirées de la collection du MADM, créées pendant toute la durée de ce siècle et par les plus grands, de Lalique, Dufy, Picasso jusqu'à Gaetano Pentes, Peter Max et Alessandro Mendini.

Ma parole, on dirait que pour ses presque vingt ans, le MADM, fondé en 1979, fait une crise d'adolescence, une poussée de croissance, qui remet les pendules du design du XX^e à l'heure du printemps. D'ailleurs, la couleur signal du MADM ne sera-t-elle pas, désormais, un beau vert salade?

Le directeur, Luc d'Iberville-Moreau semble fier de son coup. Il aime, visiblement, bousculer les règles: «Tous les gens de ma génération ont fait des études en arts dans des écoles où les professeurs étaient presque tous des Allemands du Bauhaus qui avaient fui le nazisme, ou qui étaient leurs élèves directs. Le Musée d'Art Moderne de New York a commencé sa collection de design, lui aussi, sous cette influence. Encore maintenant, au MOMA on ne veut pas de bijoux de création, ni de textile. Le design italien y est très peu représenté et «artisanat» est presque un gros mot!»

À l'heure de démarquer sa propre collection, le MADM, on l'aura compris, s'est appliqué à foncer dans les créneaux laissés vacants par le MOMA. Tant qu'à partir de rien, s'est dit le directeur, profitons-en pour ne pas nous placer dans l'ombre de New York. Accueillons donc à bras ouverts les créateurs de l'irrational, du non-fonction-

nel, du ludique et aussi de la matière pauvre (souvent européens comme ceux de Memphis, du Wiener Werkstätte, du Novecento). Preuve que la stratégie était bonne: pas moins de huit villes à travers le monde, dont Cracovie, Paris, et Rome, recevront l'exposition *Le Plaisir de l'objet* d'ici l'an 2000.

Le MADM est un musée privé créé et financé presque entièrement par de généreux mécènes montréalais, Liliane et (feu) David M. Stewart (soutiens du musée David M. Stewart de l'île Sainte-Hélène, du McCord, du château Ramezay, et restaurateurs du château Dufresne). La collection s'est constituée, de zéro, sans budget d'acquisition, par dons et commandites, dès le début sous la gouverne de Luc d'Iberville-Moreau. Elle est, par conséquent, la création du directeur et le résultat de ses stratégies.

Démocratique, elle n'établit pas de hiérarchie entre les modes d'expression. Design européen, bijoux, textiles sont parmi ses points forts. Seuls critères d'entrée, mais alors à l'ultra-sévères: l'intérêt de l'objet dans l'histoire du design du XX^e siècle, sa beauté, et le génie de son signataire. Riche de 4000 pièces, elle est maintenant l'une des plus importantes d'Amérique.

«Quand j'avais 13 ans, raconte Luc d'Iberville-Moreau, je vivais à Iberville, je m'ennuyais, je feuilletais les revues d'art achetées par mon père, juriste, et je venais au Musée des beaux-arts. Je demandais à voir un Monet. On me répondait: y en a pas. Un Rembrandt? Y en a pas. Un Juan Gris? Y en a pas. Quand je suis revenu à Montréal après de longues études à l'étranger, et que je suis devenu conservateur-en-chef du Musée des beaux-arts, là encore les politiques d'acquisition empêchaient d'acheter un Warhol, un Jasper Johns.

«Alors aujourd'hui, au MADM, ma fonction, je la vois comme étant celle de rassembler un dictionnaire d'objets de design. Je veux que les étudiants puissent venir ici, comme moi autrefois j'allais au musée, et que, s'ils cherchent à voir une chaise de Eames ou de Pesce, elle y soit. Tu veux voir un Lalique? Il y en a un, même si ce n'est pas le plus gros ou le plus beau. Et comme ça pour toutes les pièces importantes.»

Gehry folie

Depuis le musée consacré à la chaise que lui a commandé le directeur de l'usine de meubles allemande Vitra, Frank Gehry ne compte plus les institutions culturelles qu'il a remaniées ou conçues à travers le monde. Sa dernière création est le Guggenheim de Bilbao, au pays Basque, cinq fois plus vaste que la maison mère new-yorkaise. Pourtant, cet architecte de la déconstruction sensuelle n'a jamais rien signé au Canada, où il naquit (à Toronto) en 1929 et qu'il a quitté à 17 ans pour suivre sa famille à Los Angeles.

Bon coup, donc, de la part du MADM, que de s'être adjoint les services de Gehry, responsable ici de l'aménagement, dessiné par lui et réalisé par la firme montréalaise Provencher, Roy. Il a aussi conçu le logo et les enseignes, de véritables œuvres d'art. «Je lui ai demandé un affichage agressif, dit le directeur, comme le Hollywood qu'on voit sur la montagne en arrivant à L.A.»

Il y avait longtemps que le MADM se morfondait, à l'étroit, au château Dufresne. On a révélé, le temps d'une étude de faisabilité, de bâtir un musée tout neuf. Les coûts d'entretien à prévoir, prohibitifs pour une institution privée, ont orienté les responsables vers la solution actuelle: l'installation dans les locaux ad-

jacents à l'aile neuve du Musée des beaux-arts. Prévu pour recevoir des boutiques, ces lieux sont bas de plafond, mal adaptés, exigus. Un pour cent de la collection seulement peut y tenir (le reste est entreposé en banlieue).

«Tu m'as attiré dans un guet-apens!», s'est exclamé Gehry en les voyant. Il s'en est bien tiré quand même. Ses cinq tours de présentation (démontables et adaptables), qui s'élèvent à plus de cinq mètres dans les rares renforcements du plafond, donnent un sentiment de hauteur bienvenu. Et puis, l'apport de cet architecte que le *Times* a décrit comme démocratique et même «populiste», colle à l'approche choisie par le MADM.

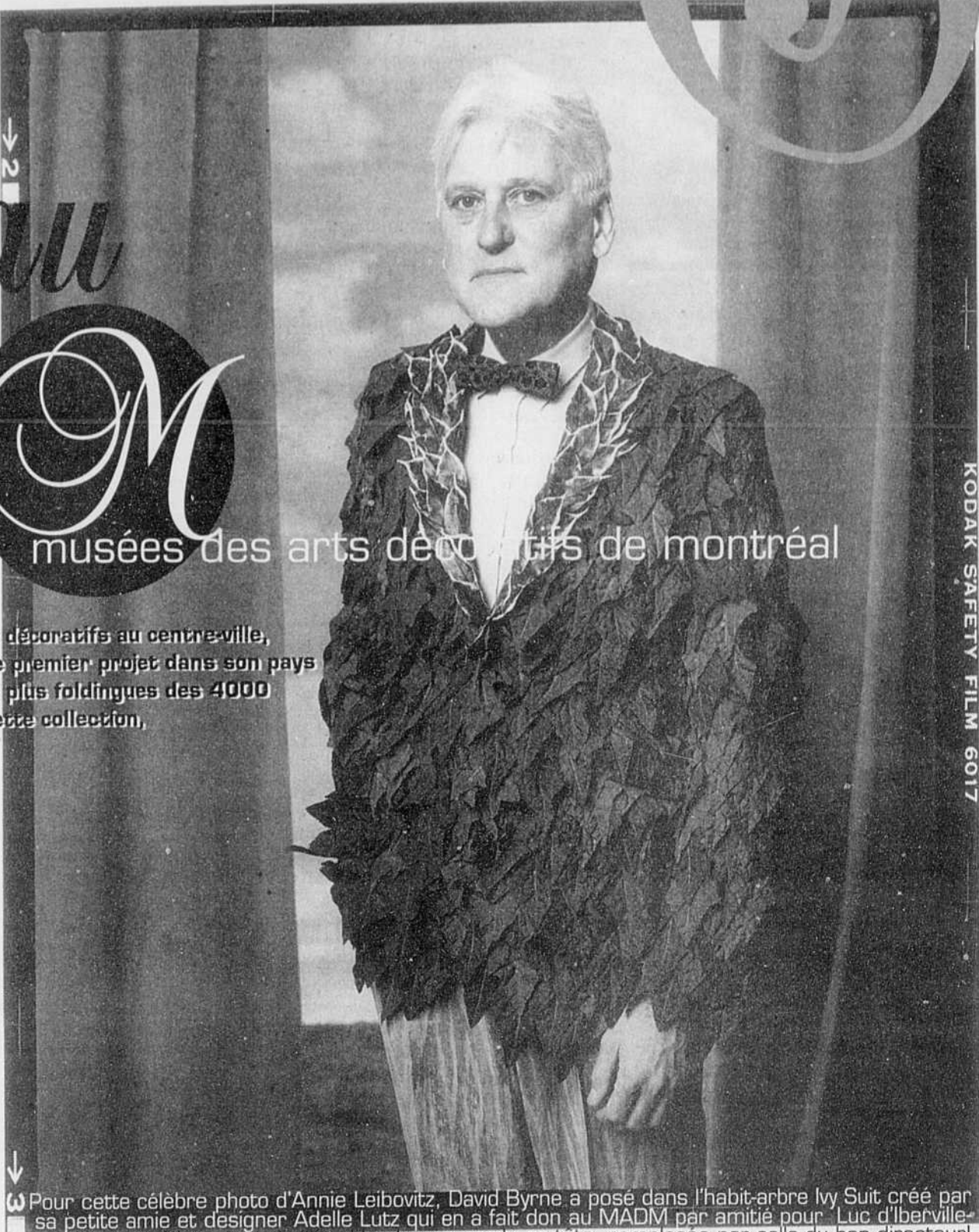
Le Plaisir de l'objet a beau s'organiser autour de quatre thèmes, Luc d'Iberville-Moreau s'en voudrait d'imposer un sens de la visite, un parcours didactique. «Les îlots forment des rues, dans lesquelles on circule selon son bon plaisir.»

Maintenant que le Musée des arts décoratifs est en plein centre-ville, il s'est rapproché de sa clientèle naturelle, les créateurs, les étudiants, les plus jeunes. «J'aimerais développer le côté contemporain de notre collection, dit le directeur. New York est dépassé. Il faut aller voir en Europe, à Prague par exemple, et aussi dans les ateliers de Montréal.»

Tant de projets semblent désormais envisageables: des expositions conjointes avec le voisin Musée des beaux-arts, des programmes éducatifs pour les tout-petits. D'ailleurs, ça commence déjà. Et les yeux de Luc d'Iberville-Moreau se mettent à briller: «Une exposition comme celle-ci, les petits enfants comprennent tout de suite. Ils ne se posent pas la question de savoir si c'est confortable, fonctionnel ou pas. Tu leur expliques, le plaisir de l'objet, tu vois leur visage et... c'est merveilleux!»



Frank Gehry a dit: «Dans mon travail, la perception de l'objet est fondamentale. L'imagerie est réelle et non abstraite, utilisant la distorsion et la juxtaposition de matériaux bon marché pour créer des compositions surréalistes.» En plein ce qu'il fallait pour *Le Plaisir de l'objet*, non?



Pour cette célèbre photo d'Annie Leibovitz, David Byrne a posé dans l'habit-arbre Ivy Suit créé par sa petite amie et designer Adelle Lutz qui en a fait don au MADM par amitié pour Luc d'Iberville-Moreau. Bien sûr, le Talking Heads ici a perdu sa tête, remplacée par celle du bon directeur! (portrait Brian Merrett, photomontage Richard DesCormiers).

IDM

Programme de stages pour les diplômés universitaires en design, édition 1997 (Nouvelle

Institut de Design

Nouvelle adresse!

390, rue Saint-Paul Est, suite 300
Montréal (Québec) H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0881
Courriel électronique: idm@idm.qc.ca
Site Web: <http://www.idm.qc.ca>

L'Institut de Design Montréal (IDM), organisme sans but lucratif, offre depuis 1995 un programme de stages pour les diplômés universitaires en design, en collaboration avec Développement des Ressources Humaines Canada.

L'Institut offre une contribution salariale de 35% à l'employeur.

L'Institut entend d'abord stimuler la création d'emplois permanents dans le secteur du design et offrir aux diplômés universitaires des trois dernières années l'opportunité d'acquies une solide expérience de travail. Un autre objectif de ce programme consiste à

développer une culture du design dans tous les genres d'entreprises en leur permettant d'entrevoir les avantages importants en termes de valeur ajoutée et de compétitivité que procure le recours au design.

Le programme de l'Institut s'est révélé un succès en 1995, alors que 15 stages ont été créés, et en 1996, alors que 29 stages ont été créés. Plus de la moitié des employeurs tendent à retenir les services de leur stagiaire par la suite. En 1997, l'Institut espère créer plus de 60 stages.

Ce programme favorise la mise en place de stages de travail rémunérés d'une durée de six mois (renouve-

lables) pour les diplômés universitaires des différentes disciplines du design: architecture, architecture du paysage, design de l'environnement, design de mode, design d'intérieur, design graphique (incluant infographie et multimédia), design industriel, urbanisme, etc.**

Les candidats stagiaires doivent faire parvenir leur curriculum vitae par la poste (format lettre et papier télécopiable s.v.p.) et indiquer leurs coordonnées complètes, les diplômes pertinents, les logiciels (incluant les versions s.v.p.) et les plate-formes maîtrisées, la mobilité régionale (Montréal, région de Montréal, régions particulières), les langues connues et le niveau

de maîtrise pour chacune, les expériences de travail pertinentes.

Les employeurs peuvent contacter le coordonnateur du programme, au (514) 866-2436.

* Les designers ayant complété leur formation avant 1995 sont invités à nous faire parvenir leur curriculum vitae, qui pourra être transmis à un ou des employeurs en quête de candidat-es plus expérimentés.

** Les professionnels du design peuvent embaucher des diplômés universitaires d'autres disciplines si certaines conditions sont respectées.